

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Pierre-Paul Rubens
La beauté de la géologie
L'erreur d'un Empire

A propos de l'Exposition internationale d'Horticulture
Plaidoyer pour la pantomime
Les origines d'un concordat
L'invasion barbare de la Grande-Bretagne
La position philosophique de M. Gonzague Truc

Paul Lambotte
Pierre Termier
G.-K. Chesterton
Adolphe Hardy
Marcel Schmitz
L. Islavine
H.-E. Humphries
Léopold Levaux

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Ascèse bénédictine par D. Ursmer Berlière.
Mgr J. Schyrgens. — France. — Angleterre. — Hongrie.

La Semaine

♦ « La plus grande fumisterie du siècle », écrit un journal catholique de province à propos de la S. D. N.

Formule fautive et malaisante. Il est aussi simpliste et aussi absurde de condamner en bloc l'œuvre de Genève que d'attendre de la S. D. N. la paix universelle immédiate et définitive. Un sain réalisme se tient aussi éloigné des idéalistes par excès que des idéalistes — si on peut dire — par défaut. La S. D. N. a déjà fait œuvre utile. Elle peut beaucoup pour le rapprochement des peuples.

Croire que ces réunions et ces parlottes vont tout arranger est évidemment ridicule. Affirmer qu'elles sont nocives est tout aussi déraisonnable. La S. D. N. n'est pas plus « la grande fumisterie du siècle » que le catholicisme n'est la plus grande faille de l'histoire...

Et les derniers à parler de « fumisterie » devraient être les petits pays. Eux surtout, et nous en sommes, ne peuvent que gagner à ce qu'une S. D. N. existe, vive et progresse.

Que l'institution wilsonienne ne supprime pas le passé et les traditions des pays représentés, que derrière les délégués de Genève il y a la « réalité vraie » de leurs patries respectives avec les forces qui travaillent ces pays, c'est l'évidence même. Que les rencontres, sur les bords du lac Léman, ne dispensent pas d'une diplomatie avérée et prudente, ni de l'étude approfondie de ce qui se passe chez autrui, et en particulier chez l'ennemi d'hier et chez l'éventuel agresseur de demain; que faire des discours et tenir force palabres pacifiques et pacificatrices n'exempte pas de prendre toutes les mesures que commandent les leçons du passé; que telle nation — et tout particulièrement l'Allemagne! — essaiera de faire servir l'institution à sa politique propre, qui pourrait bien être une politique de guerre, qui le niera?

Mais pourquoi traiter de fumisterie une institution qui peut rendre de grands services à la cause de la paix?

La S. D. N. — quelque imparfaite qu'elle soit — vaut tout de même mieux, comme système défensif contre une nouvelle agression allemande, que la seule diplomatie telle qu'elle existait avant 1914. Encore une fois, cette S. D. N. ne supprime ni l'utilité de pareille diplomatie, ni la nécessité de précautions militaires efficaces, mais, pour les nations vraiment pacifiques, la S. D. N., telle qu'elle est, utilisée par des hommes d'Etat sages et habiles, constitue — minimisons même en disant : peut constituer — un puissant instrument de paix, et nous avouons ne pas comprendre du tout quel intérêt belge il peut y avoir à ridiculiser Genève et à monter l'opinion publique belge contre l'œuvre qu'on y poursuit.

Le moindre effort dans la voie de l'arbitrage, de la sécurité et du désarmement est d'intérêt vital pour la Belgique. Pourquoi, dès lors, susciter et entretenir la suspicion à l'égard de celui tenté à Genève?

Cet effort empêchera-t-il une nouvelle guerre? Il faut ardemment le souhaiter. Il faut souhaiter que sans exposer les nations pacifiques à être surprises désarmées, une entente se réalise sur le désarmement (matériel et moral), sinon une guerre nouvelle

« signifierait enfin le désarmement général par la ruine universelle ». L'expression est de M. Vandervelde, dont l'idéalisme est à nouveau apparu comme incurable. L'exorde de son grand discours, qui eut d'ailleurs des parties excellentes, fut tout particulièrement mal inspiré. Plus de vainqueurs, plus de vaincus, et que tout le monde désarme, si vous demandez à certains Etats de désarmer!

Politique simpliste, politique coupable, politique qui encouragerait le criminel d'hier à recommencer son crime.

♦ Le discours prononcé à Dinant par le maréchal Pétain a été plutôt mal accueilli en pays flamand. Nul doute que les intentions du grand soldat ne furent excellentes et pures, mais sa « manière » heurte quelque peu. Nos amis de France connaissent d'ailleurs si peu la Belgique! Ils ont une excuse : c'est que tant de bons Belges — à Bruxelles surtout! — ne connaissent guère mieux leur propre patrie...

Ce que les Français peuvent faire de plus habile, ces temps-ci, c'est d'éviter jusqu'à l'ombre d'une immixtion dans notre vie nationale. Qu'ils s'abstiennent, avec exagération même, de manifestations trop chaudes d'une amitié qui facilement recourt à des formules et à des conseils venus du cœur, mais dont le juste souci de notre indépendance nationale et d'une souveraineté chèrement acquise ne peut pas ne pas prendre ombrage.

Et la meilleure politique serait, non seulement d'éviter tout ce qui peut heurter en quoi que ce soit la majorité flamande, mais encore de s'employer à comprendre l'âme flamande et à la conquérir... Ce serait si facile!...

♦ Voici qui n'est guère à l'honneur de notre civilisation contemporaine en général, et de la civilisation américaine en particulier : le 22 septembre Tunney recevra 37 millions de francs pour défendre son titre de champion du monde de boxe contre Dempsey, qui recevra 17 millions pour sa part.

L'Or et le Muscle...

♦ Le fascisme a passé un bien mauvais quart d'heure à la Maison du Peuple de Bruxelles, dimanche dernier. Heureusement qu'il a la vie dure!

Pensez si on a exalté la Liberté et la Démocratie et flétri la Réaction et la Dictature!

Un député italien a déclaré que « le fascisme, pour s'emparer du pouvoir, pour détruire l'Italie, pour assouvir sa soif de richesses, a dû passer sur un cimetière. Il a gravi le sommet, échelonnant sa route sur une pyramide de cadavres! »

La révolution fasciste fut parmi les moins sanglantes de l'histoire. Mais que pensent donc tous ces fils de 1789 de la pyramide de cadavres sur laquelle se hissa la Grande Révolution française?

Quant à Henderson, chef du Labour Party, qui exalta lui aussi la Liberté et la Démocratie, il a omis de dire que le sol de l'Angleterre appartient à 5 % seulement de sa population (ô Liberté!) et que son pays est en pleine ploutocratie (ô Démocratie!)

Pierre-Paul Rubens⁽¹⁾

Pierre-Paul Rubens, une des plus hautes figures de l'Art, est classé au premier rang de cette élite de l'humanité consacrée par l'admiration universelle.

Il ne se trouve pas de maître plus célèbre ou plus populaire.

Rubens fut une personnalité si exceptionnellement douée et complexe, qu'elle s'est imposée non seulement par un merveilleux génie de peintre et un rare talent de graveur, mais aussi par d'éclatants succès diplomatiques, par cet enseignement magistral qui fit de son atelier d'Anvers une pépinière de grands artistes, par une érudition et un goût rares d'archéologue et de collectionneur, enfin par l'influence exercée sur l'architecture et plus spécialement sur le style décoratif de son temps.

La pensée qu'un referendum pourrait être proposé par quelque revue d'art, afin de faire désigner par la *vox populi* les plus grands noms de la peinture, m'a traversé. J'ai imaginé que je rédigeais un bulletin de vote. Tout naturellement, il m'a paru que mon choix ne s'éloignerait guère de celui de la majorité, car, malgré les moues des raffinés et des délicats, il est de ces notoriétés qui éclipsent toutes les autres. Je ne doute pas que la presque unanimité des suffrages se porterait sur Rubens, dont le nom apparaîtrait l'un des premiers sur la liste. L'école flamande — puisque telle est l'appellation la plus usitée — ne manquerait pas d'ailleurs d'occuper une place prépondérante sur celle-ci. Seuls les plus grands maîtres de l'Italie lui disputerait la prééminence, tandis que les écoles française, hollandaise, espagnole, allemande, anglaise ne pourraient aligner qu'un ou deux représentants.

A qui peut-on reconnaître autant qu'à Rubens cet apport de neuf dû à son invention et qui exerça une influence si décisive sur l'art de son temps et sur celui du XVIII^e siècle, cette prodigieuse faculté d'interprétation, cette débordante fécondité, dont les fruits partout exposés confondent l'entendement?

L'histoire des écoles de nos provinces et celle des écoles de l'Italie dominant toute l'histoire de la peinture en Europe. De ces deux sommets, comme des fleuves et des rivières

qui y prendraient leur source et en recevraient leurs principaux affluents, ont découlé les autres écoles.

Ce n'est pas ici l'endroit de retracer le rôle des Van Eyck à Gand et à Bruges, ni d'expliquer comment, résumant les trouvailles et les expériences de ceux qui furent leurs précurseurs, ils réalisèrent avec la puissance du génie, ces chefs-d'œuvre dont le retentissement fut européen et dont on retrouve partout l'influence reflétée.

Rubens — deux siècles plus tard — devait de même, en s'appuyant sur l'apport des Flamands et sur celui des Italiens, renouveler complètement la peinture et l'orienter vers de nouvelles destinées.

Je ne vois guère que Léonard de Vinci qui puisse être comparé à Rubens au double point de vue de la culture générale et de la variété des tons. Mais tandis que l'activité de Rubens fut formidable et que l'héritage de ses ouvrages paraît impossible à dénombrer, le sort s'est acharné contre la production — d'ailleurs restreinte —, du maître florentin au point de ne nous avoir laissé que de rares témoignages de son art.

Il existe une montagne de documentations concernant Rubens, monographies, études, notices, catalogues, et cependant la matière demeure inépuisable. Il ne s'écoule pas d'année qu'un détail inconnu de cette carrière d'exception, ou qu'une œuvre disparue, ne soient remis en lumière.

Malgré les caprices de la mode et les calculs des marchands de tableaux, Rubens demeure au-dessus de la mêlée.

Qu'importe à sa gloire et à notre ferveur que jadis M. Ingres n'entendit rien à cet art libre et généreux, semblable à une force, à une puissance de la nature. On rapporte que Ingres se cachait le visage sous son parapluie ouvert afin de ne pas apercevoir les compositions de la galerie de Médicis quand il devait passer devant elles et qu'il ne manquait pas de marmotter : « Cela sent le soufre ici... » Il cherchait ainsi à atteindre Eugène Delacroix, son rival dans l'admiration publique, et à maintenir ses disciples dans les règles d'un étroit classicisme. Delacroix ne reniait pas l'influence du maître d'Anvers, si évidente déjà avant lui chez Antoine Watteau, chez Fragonard, et dont, à travers Antoine Van Dyck, dérive toute l'école anglaise.

Aujourd'hui que les cubistes, les « constructifs », les chercheurs de volumes, les expressionnistes, les peintres qui méprisent la « surface » et ne s'expriment qu'en « profondeur », se réclament de W. Ingres, dont ils ne possèdent, hélas, ni l'impeccable science du dessin, de la construction et des plans, ni la perfection technique, il se peut que les jeunes gens se détournent de même de l'exemple de Rubens pour nous ramener, non pas à l'épanouissement miraculeux des Van Eyck ou des Primitifs Italiens, mais aux balbutiements des premiers artistes du Moyen âge qui tentèrent de

(1) Texte original de l'avant-propos au *Rubens en zijne Eeuw*, qui paraîtra cet hiver chez l'éditeur L. J. KRYN, 94, chaussée de Louvain, Bruxelles.

Cet ouvrage paraîtra en cinq parties :

¹ *Rubens' Antwerpen*, geschiedkundig en economisch geschetst, door Dr Floris PRIMIS, pr., archivaris der stad Antwerpen;

² *Het Geestesleven in Antwerpen in Rubens' tijd*, door Dr Mauritz SABBE, conservator van het Plantin Moretus Museum;

³ *Het Volksleven in Rubens' tijd*, door Victor DE MEYERE, opsteller van « Volkskunde ».

⁴ *De Vlaamsche Schilderkunst voor, tijdens en na Rubens*, door A. J. J. DELEN, adjunct-conservator van het Plantin-Moretus Museum.

⁵ *Rubens' Leven en Werk*, door Paul LAMBOTTE, algemeen bestuurder bij het Ministerie van wetenschappen en kunsten.

se dégager douloureusement de la barbarie et des formules arides du byzantinisme.

La décadence avait fait table rase de tout l'acquis des anciennes civilisations et principalement de celles de la Grèce et de Rome. Je pense, puisque l'on ose féliciter les débutants de leur heureuse ignorance, puisqu'on leur représente les Musées comme des endroits funestes où s'étaient les tristes exemples de toutes les façons dont on eut jadis le tort de peindre et auxquels il conviendrait de bouter le feu, puisqu'il est hardiment proclamé, dans certains milieux, que c'est seulement au XX^{me} siècle, avec la plastique pure et l'abstraction que l'Art enfin naquit, je pense que l'apport et l'enseignement expérimental du passé sont une fois encore condamnés. Une nouvelle décadence absolue finira par donner naissance à de nouveaux recommencements.

La roue tourne sans cesse. On nous fait espérer déjà une immédiate réaction. Celle-ci sera-t-elle assez forte contre les militants d'un retour à la barbarie? Hélas, tant d'outrecuidante ignorance, de paresse, de folle vanité méprisant tous les chefs-d'œuvre existants s'affirment, que l'on est bien fondé à s'inquiéter. Cette vague de fond pourrait submerger les dernières personnalités savantes et conscientes qui nous restent, et ne leur ménager aucun successeur. La leçon de Pierre-Paul Rubens, ce laborieux exceptionnel qui, à 22 ans, avait achevé le plus complet apprentissage, qui se trouvait maître d'une incomparable technique au moyen de laquelle il pouvait s'exprimer plastiquement sans éprouver aucune difficulté matérielle, qui avait appris cinq langues, qui, curieux du passé comme du présent, instruit des questions politiques internationales, pouvait partir à la conquête de la gloire, me paraît tout de même une leçon supérieure à celle du moindre effort qui s'impose maintenant.

A ceux qui exaltent les barbouilleurs prétentieux et ignorent que nous savons, oserons-nous demander s'il n'y a pas lieu de mesurer le terrain perdu? De qui aujourd'hui pourrions-nous espérer l'équivalent de la *Descente de Croix*, du *Portrait d'Hélène Fourment à la petite pelisse* ou des décors grandioses peints pour Marie de Médicis?

PAUL LAMBOTTE

Directeur-Général au Ministère des Sciences et des Arts.

La beauté de la géologie

Les géologues ont très longtemps, et peut-être jusque vers le déclin du dix-neuvième siècle, paru grotesques et ridicules. La foule les tenait pour d'inoffensifs maniaques. Vous souvenez-vous d'un dessin de Toppfer, dans les *Nouvelles genevoises*? Trois personnages, rencontrés par l'auteur au cours d'une excursion dans les Alpes, sont aux prises : l'un d'eux, armé d'un marteau, frappe sur un caillou qu'il a ramassé; le second, s'aidant d'une énorme loupe, examine attentivement un éclat de roc; le troisième invective les deux autres. Tous trois sont affreux et ont l'air fort méchant. Au-dessous de l'image, les simples

mots : *Ces messieurs étaient des géologues*. La vue de cette image a été mon premier contact avec la géologie.

Aujourd'hui, et depuis vingt ou trente ans déjà, la géologie est moins sévèrement jugée. Elle est même assez estimée. Mais ce n'est pas pour son mérite intrinsèque et sa réelle grandeur; c'est pour l'utilité qu'elle présente. On sait maintenant qu'elle sert à quelque chose. Le géologue jouit, dans le public, de la sorte de considération qui s'attache aux devins, aux sorciers, aux *sourciers*, en un mot aux occultistes. Il est l'homme qui connaît les pierres, qui sait les interroger et qui comprend leurs réponses; il a le don, singulier et enviable, de sentir, de loin, j'allais dire de flairer, la présence des matériaux utiles, eau, charbon, pétrole, minerais métalliques, sels de sodium ou de potassium; il est capable aussi de dire si un terrain est solide ou s'il est instable, si tel défilé de roches est propice ou non à la construction d'un barrage — d'un barrage qui retienne l'eau et dont le réservoir se puisse remplir, — et si, dans telle montagne, on peut, sans trop de risques, entreprendre la percée d'un tunnel. Le prestige du géologue grandit avec sa réussite, tout comme l'autorité du médecin, tout comme la réputation du sorcier; on vénère en lui l'homme qui peut créer la richesse et transmuter en or les pierres viles.

Tout au fond, ces deux manières de considérer le géologue, celle de Toppfer et celle du public contemporain, sont aussi inexactes l'une que l'autre. Le géologue n'est ni un maniaque, ni un occultiste, ni un empirique qui a réussi; il est un savant; il est un savant qui s'applique à connaître la Terre et à la faire connaître aux autres hommes : toute la Terre, telle qu'elle est aujourd'hui, et toute l'histoire de la Terre en remontant aussi loin que possible dans le ténébreux passé. C'est là une très belle tâche, et digne assurément de séduire quelques intelligences. Il est même peu de sciences qui, dès l'abord, soient aussi séduisantes. Mon expérience personnelle, vieille de plus de quarante ans, m'a appris qu'il suffit de parler de la géologie, de son objet, des énigmes redoutables autour desquelles elle circule et qui la couvrent de leur ombre, de parler de la géologie devant un auditoire de jeunes hommes, pour exciter leur curiosité, susciter leur enthousiasme et donner à plusieurs, sinon la vocation réelle de géologue, du moins l'illusion passagère de cette vocation.

Songez donc! La Terre, c'est notre patrie à tous, l'astre auquel nous sommes liés et qui nous emporte — mystérieux navire — à travers l'espace; l'astre sur lequel, il y a quelques centaines de millions d'années, peut-être un milliard, peut-être même un milliard et demi d'années, est apparue la Vie et qui, depuis lors, est entouré d'une sphère de Vie, d'une *biosphère* sans cesse en progrès, sans cesse enrichie, manifestant sans cesse un principe de perfectionnement et comme une force ascensionnelle. Savoir l'histoire de ce globe, si petit dans le vaste monde, si perdu, semble-t-il, dans l'immense armée des astres, mais si grand par cet incomparable privilège de porter la Vie et de porter les hommes; savoir ce qu'il recèle dans ses profondeurs; savoir comment, au cours des siècles sans nombre, son visage s'est modifié et quelles ont été les variations de la géographie; savoir comment s'est transformée la Vie, et comment, et depuis quand, aboutissement et couronnement de cette longue transformation, l'Homme a surgi parmi les vivants; essayer de prévoir comment finira la Vie, comment finira la Terre elle-même; quel rêve! Une jeune femme de nos amis, fort intelligente, fort instruite, et de grand cœur, d'ailleurs pas du tout géologue, m'écrivait un jour, ayant quelque peu pensé à l'une de nos conversations et s'étant efforcée de contempler *géologiquement* un beau paysage : « Comment peut-on s'occuper d'autre chose que de géologie? »

Ceux qui ont le bonheur de pouvoir s'en occuper, et de qui c'est la besogne quotidienne et la pensée constante, se sont partagé la tâche totale, qui dépasserait de beaucoup les forces d'un seul homme. Les uns appliquent leurs efforts à la connaissance des minéraux et des roches : ce sont les minéralogistes et les pétrographes. D'autres, qui ont gardé le contact avec les sciences de la Vie, étudient les fossiles, c'est-à-dire les débris ou les traces laissés dans les pierres par les anciens organismes vivants : ce sont les paléontologistes. Une troisième catégorie comprend ceux qui s'intéressent aux déformations successives de la surface terrestre, à la naissance des chaînes de montagnes, déformations et naissance racontées par les détails de la structure : on les nomme les tectoniciens. Il y a les géologues sans épithète, qui, profitant des études de tous les spécialistes, essayent de

reconstituer l'histoire du globe, histoire dont la chronologie est faite par les transformations de la Vie. Il y a quelques autres catégories : les volcanologistes, dont le nom seul indique la fonction; les séismologistes, qui étudient les séismes ou tremblements de terre et qui utilisent ces accidents pour se renseigner sur l'état des profondeurs terrestres; les préhistoriens, enfin, qui prennent comme sujets d'étude toutes les questions que soulèvent l'origine et l'ancienneté de l'Homme, en s'associant, d'un côté aux paléontologistes, de l'autre aux archéologues et aux historiens. Il va sans dire qu'aucune démarcation précise n'existe entre ces divers domaines de la science géologique, et que, si la spécialisation est, ici comme dans toutes les sciences, de plus en plus nécessaire, l'entente entre les spécialistes différents, la coordination de leurs efforts, l'interprétation de leurs découvertes par quelques esprits d'un tour plus général et d'une culture plus encyclopédique, sont infiniment désirables.

Pour donner une idée, une très pauvre idée de la beauté de ces problèmes, je prendrai trois exemples, le premier dans la paléontologie, le second dans la séismologie, le troisième dans la tectonique.

Le grand problème, en paléontologie, celui qui domine tout, celui vers la solution duquel convergent tous les efforts de l'observation et du raisonnement, c'est le problème des transformations de la Vie. Il y en aurait bien un autre, plus important encore, celui de l'origine de la Vie. Mais, actuellement, nous ne savons absolument rien au sujet de cette origine, et ce n'est donc pas la peine d'en parler.

La Vie a beaucoup changé, la Vie s'est beaucoup transformée au cours des temps géologiques. Tout le monde sait cela. Les bêtes et les plantes d'autrefois ne sont pas les bêtes et les plantes d'aujourd'hui. Leurs transformations ont été à peu près simultanées sur toute la surface du globe, en négligeant, vis-à-vis de l'énorme durée d'un groupe, animal ou végétal, le temps qu'il lui a fallu pour se propager sur toute la terre après son apparition en un certain point de la surface. Grâce à ce double fait, changement, et quasi-simultanéité du changement, on a pu prendre comme argument chronologique, en géologie, l'état, à chaque instant, des faunes et des flores, l'état de la biosphère. Chaque période géologique est caractérisée par un certain état de la biosphère; tout le monde sait encore cela.

Autre fait, non moins connu que les deux premiers : les transformations de la Vie ne sont point livrées au hasard. Elles s'exécutent suivant un plan tracé d'avance; elles s'ordonnent en vue d'un progrès continu et constant, bien que beaucoup de groupes, animaux ou végétaux, déclinent après avoir connu une apogée, et que ce déclin aille souvent jusqu'à l'extinction définitive. Malgré cela, la biosphère ne cesse de prospérer, de se développer, de s'enrichir. Pour un groupe qui s'éteint, plusieurs apparaissent; et, d'une façon générale, les nouveaux groupes ont une organisation plus parfaite, plus compliquée, plus différenciée. D'où l'idée, naturelle et simpliste, d'une liaison généalogique de tous les êtres. C'est ce que l'on nomme théorie de la descendance, ou théorie de l'évolution, ou évolutionnisme, ou transformisme : théorie que saint Augustin, puis, longtemps après lui, Buffon, ont énoncée en termes généraux, et que Lamarck, et ensuite Darwin, ont formulée de façon plus précise. Tous les êtres dérivent d'un seul germe initial; les plus compliqués dérivent des plus simples. Un tronc unique, au début, a poussé des rameaux divers qui ont eux-mêmes poussé d'autres rameaux. De ces multiples rameaux ainsi provenus de la division d'une tige unique, les uns n'ont pas réussi et se sont flétris presque tout de suite sans laisser de descendance; les autres ont duré très longtemps, ont traversé plusieurs périodes géologiques et ont donné naissance à de nouveaux types d'êtres, plus ou moins différents du type générateur. L'aboutissement, le couronnement de cette évolution des êtres vivants, de cette ascension continue vers plus de vie et vers une vie plus consciente, a été l'apparition du premier couple humain, sorti de la tige des Primates, c'est-à-dire de la tige des Singes; non pas dans ce sens que l'homme descende directement des singes anthropomorphes, tels que le chimpanzé, le gibbon, le gorille, mais dans cet autre sens que les anthropomorphes et l'homme sortent d'un même rameau, qui serait le rameau *hominien*.

On sait la vogue prodigieuse de la théorie évolutionniste, et comment elle est devenue, après Darwin, entre 1860 et 1870, un véritable dogme, et même, dans quelques pays, dont le nôtre,

un dogme d'Etat, base de l'enseignement officiel. Depuis quinze ou vingt ans, le dogme s'effrite un peu; ses défenseurs perdent de leur assurance; la théorie se résigne à n'être plus qu'une hypothèse scientifique, ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. La seule chose qui paraisse bien établie, c'est qu'il existe une certaine évolution, une évolution *par colonnes parallèles*, chaque colonne étant un *phylum*, c'est-à-dire un groupe d'animaux ou de plantes liés *généalogiquement* les uns aux autres. Mais de rattacher un phylum à un autre phylum, il n'est plus guère question, ou du moins l'on propose cela timidement et comme une simple hypothèse; et personne n'ose plus parler de la descendance générale et universelle. Les phylums apparaissent, le plus souvent, de façon brusque; ils se développent avec une étonnante rapidité, puis, la plupart du temps, ils déclinent et meurent. Leur origine se perd dans la nuit; et l'on ne sait ni pourquoi certains se transforment, ni pourquoi d'autres semblent réfractaires à toute évolution importante, ni pourquoi ils se mettent tout d'un coup à décliner, ni pourquoi ils disparaissent.

Que de mystères dans tout cela, et comme les explications qu'on nous donnait il y a quarante ans paraissent insuffisantes et enfantines! Sur la scène de la biosphère où se joue le grand drame des vivants, des personnages apparaissent, successivement, chacun à son heure. On ne les attendait pas. Qui les a appelés? et quel est le régisseur de ce théâtre de la Vie? La science ne nous le dira pas. De ces acteurs, quelques-uns occupent la scène pendant très longtemps; d'autres ne font qu'entrer et sortir. Pendant la durée, longue ou courte, de leur passage sur le théâtre, il en est qui, sous nos yeux, changent de costume et même de visage; il en est d'autres qui demeurent semblables à eux-mêmes et comme immuables. Le nombre augmente sans cesse des acteurs en scène; et la splendeur des costumes, la variété des attitudes, la perfection du jeu, ne font que s'accroître. Enfin, depuis quelque temps, peu de temps semble-t-il, un nouvel acteur a paru, infiniment supérieur à tous les autres. On voit tout de suite que ceux qui l'ont précédé n'avaient pas d'autre emploi que de préparer sa venue; et ceux qui l'entourent, maintenant, sont visiblement là pour lui donner la réplique et le servir. Ce dernier acteur, c'est l'Homme.

Reconstituer la phylogénie, suivre dans chaque phylum bien reconnu, nettement caractérisé, l'évolution qui lui est permise; marquer, dans la série des âges, la naissance, l'apogée, le déclin, la mort de chacun de ces groupes; chercher les causes, le processus, les limites de cette évolution par colonnes parallèles : telle est la tâche du paléontologiste, lorsqu'il sait s'élever au-dessus de la description pure et simple et de la sèche nomenclature des formes et lorsqu'il sait s'affranchir des idées toutes faites et des dogmes faux. Belle tâche, en vérité, et qui mérite de séduire les esprits les plus pénétrants! Parmi ces paléontologistes, il en est qui prennent pour objet d'étude l'Homme lui-même, et qui cherchent à résoudre le difficile problème — oh! combien difficile! — de l'origine de l'Homme et de l'ancienneté de son apparition sur la terre, problème dont la solution est jugée si importante par tous les philosophes à qui ne suffit pas la brève esquisse donnée par les Saints Livres. Dans l'indéniable parenté anatomique qui relie le corps de l'Homme au corps de certains Primates, y a-t-il autre chose qu'une simple similitude? y a-t-il une raison de croire à la liaison généalogique? Les premiers hommes apparus sur la terre possédaient-ils, comme le veut la tradition judéo-chrétienne, la pleine conscience de leur qualité d'homme, le sentiment de leur liberté et donc de leur responsabilité, la foi en Dieu, la croyance en l'immortalité de leur âme? Ou bien, comme le veulent les évolutionnistes, ces premiers hommes ont-ils été des *primatifs*, à peine plus intelligents que les Primates leurs ancêtres, des *instinctifs* chez qui, peu à peu, par le simple jeu de l'évolution, s'est éveillée l'intelligence, et qui ont conquis, graduellement, — par quel processus merveilleux! — le langage, la conception de l'Universel, le sens du Bien et du Mal, l'idée de l'Infini, la soif de l'Éternel? Et combien de millénaires se sont écoulés depuis qu'il y a des hommes sur la terre, de vrais hommes, au front sublime, au regard tourné vers le firmament? Inutile de dire que sur ces questions primordiales, la paléontologie humaine et la préhistoire ne nous fournissent encore que de très vagues renseignements.

Mais laissons ce domaine paléontologique, et, traversant d'un bond toute la géologie, voyons ce que cherchent aujourd'hui, et ce que commencent à trouver, des géologues d'une tout autre

catégorie, les séismologistes, comme on les appelle, les fervents des tremblements de terre. Grâce à ceux-là, nous pouvons descendre quelque peu dans les profondeurs de la planète, et c'est un voyage plein de charme.

On a installé, sur divers points de la terre, dans des observatoires appropriés, des instruments très délicats, très sensibles, très précis, que l'on nomme des sismographes. Ce sont de lourds pendules, qui, lorsqu'une secousse sismique ébranle le sol autour d'eux, se mettent en mouvement moins vite que le bâti qui les supporte : bâti et pendule s'agitent, avec un désaccord qui prend lui-même la forme d'un mouvement vibratoire. On enregistre ce mouvement vibratoire, en recevant, sur un papier photographique que déroule et promène un dispositif d'horlogerie, en recevant, dis-je, une image lumineuse envoyée par un miroir. En temps ordinaire, quand le sol n'est pas ébranlé, l'image est fixe et c'est une ligne droite qu'elle inscrit sur le papier mobile. Vienne une secousse qui agite le sol, l'image dessine, de part et d'autre de cette ligne, des vibrations plus ou moins amples. Le dessin ainsi obtenu s'appelle un sismogramme. A tout tremblement de terre, c'est-à-dire à tout choc brusque survenu quelque part dans l'intérieur de la planète, correspond un sismogramme dans chacun des observatoires du monde. On s'aperçoit ainsi que le nombre de ces chocs est très grand; que chacun d'eux donne naissance, dans la masse terrestre, à des ondes qui se propagent à la façon des ondes concentriques déterminées dans l'eau par la chute d'une pierre; que ces ondes vont très vite, et que, par exemple, certaines d'entre elles ne mettent guère qu'un quart d'heure pour traverser toute la terre, de part en part, suivant un diamètre. Un tremblement de terre qui agite nos antipodes est fidèlement ressenti et tracé, un quart d'heure après, par les appareils de Strasbourg et de Paris.

Mais le phénomène est plus compliqué que cette rapide analyse ne le ferait croire. En réalité, le choc initial donne naissance à trois sortes d'ondes animées de vitesses très inégales; et, dans un sismogramme, on voit, en effet, trois systèmes successifs de vibrations, tracés l'un après l'autre, et qui sont produits par l'arrivée successive de trois *trains d'ondes*. Les premières ondes transmettent des vibrations longitudinales, les deuxièmes des vibrations transversales; ces deux premières catégories d'ondes vont par le plus court, en ligne droite, du point d'origine du choc à l'observatoire où elles sont enregistrées; les dernières ondes transmettent les vibrations qui ont gagné, par le plus court, le point du sol situé juste au-dessus de l'origine, et qui voyagent ensuite, à la surface même de la terre, en suivant l'arc de grand cercle qui les conduit à l'observatoire.

Or, tout cela est conforme à la théorie de l'élasticité. Si l'on ébranle, en un point, un solide élastique homogène, la théorie indique que cet ébranlement doit donner naissance à trois trains d'ondes; et l'on peut calculer les vitesses de ces trains en fonction de la densité, de l'élasticité et de la rigidité du milieu. Comme les sismogrammes nous donnent, pour chaque tremblement de terre, l'heure exacte de l'arrivée des trois trains d'ondes; et comme l'on est bien vite renseigné, par la comparaison des sismogrammes recueillis dans les divers observatoires et aussi par les communications télégraphiques, sur le lieu précis du tremblement de terre, on connaît, chaque fois, les vitesses des trois trains. La vitesse des ondes les plus rapides est comprise entre 5 kilomètres et demi et 13 kilomètres par seconde; celle des ondes qui cheminent à la surface et qui sont les plus lentes est toujours voisine de 3 kilomètres par seconde. Pourquoi la vitesse des deux premières catégories d'ondes est-elle variable? C'est parce que, d'un tremblement de terre à un autre, la distance de l'origine à l'observatoire varie et qu'alors la ligne droite qui joint ces deux points passe, dans la Terre, à une profondeur plus ou moins grande. Elle passe même par le centre de la Terre, si le point origine est à l'antipode de l'observatoire. La variation de la vitesse suit la variation de la profondeur; pourquoi? Parce que, plus l'onde chemine en profondeur, et plus le milieu dans lequel elle marche est dense et rigide. La Terre n'est pas homogène. On le présumait depuis longtemps, en raison de sa forte densité. On le sait maintenant de façon certaine. Et l'on peut même, de ces mesures de vitesse de propagation des ondes sismiques, tirer quelque connaissance sur la répartition des densités dans l'intérieur de la planète et sur l'élasticité et la rigidité des milieux profonds. Nous sommes ainsi conduits à penser que, au-dessous d'une enveloppe peu épaisse de densité moyenne analogue à celle de nos pierres, la terre est formée de roches de plus en plus chargées de fer, et qu'à

partir de la profondeur d'environ 3,000 kilomètres, et jusqu'au centre, elle est faite d'un noyau de fer impur, mélangé de nickel. Et quant à l'état physique de ces milieux profonds, nous savons que leur rigidité et leur élasticité sont supérieures à celles de l'acier. Nous ignorons si le noyau central est un solide, un liquide ou un gaz; car nous ne savons rien sur les températures de ces abîmes, et nous ne savons pas davantage ce que devient la physique des solides, des liquides et des gaz sous des pressions semblables à celles qui y règnent. Tout de même, les résultats de la sismologie sont déjà bien intéressants.

Cette technique sismologique est devenue si perfectionnée qu'on l'applique maintenant à l'étude de la composition du sol aux faibles profondeurs. On fait détoner de grosses charges d'explosifs dans un fourneau de mine creusé en pleine roche, près de la surface, et, plaçant un sismographe à quelques kilomètres de là, on détermine la vitesse de propagation des premières ondes issues de l'ébranlement du terrain qu'a causé la détonation. Cette vitesse renseigne sur la nature des terrains traversés, sur l'inclinaison des strates qui les composent, sur la présence, dans leur sein, de minerais métalliques ou de chlorure de sodium. D'où une méthode originale de diagnose géologique que l'on tente, non sans succès, d'appliquer à la recherche des hydrocarbures.

Quant aux géologues qui se passionnent pour les problèmes de la structure, c'est-à-dire pour la tectonique, ils ont actuellement devant eux de magnifiques problèmes. La surface de la Terre se déforme constamment. Les lignes de rivages se déplacent; les profondeurs marines augmentent ou diminuent; la hauteur des montagnes varie, par l'antagonisme des mouvements verticaux ascensionnels et de l'usure, de l'érosion, qui détruit peu à peu les reliefs. L'étude des chaînes de montagnes montre que les mouvements verticaux ne sont pas les seuls à se produire; il y a aussi des mouvements tangentiels, bien plus amples, bien plus importants. Chaque chaîne est un faisceau de plis, ou de rides, grossièrement parallèles. La Terre se ride; et, dans ce ridement, il y a des déplacements tangentiels qui atteignent, à la surface, des amplitudes de plusieurs centaines de kilomètres. Il s'agit d'expliquer tout cela. Je me hâte de dire que l'on est encore loin d'avoir trouvé des explications satisfaisantes. Faut-il, de cette mobilité indéniable, conclure à la totale mobilité des continents qui ne seraient que de grands navires flottant sur un liquide profond, tout pareils à ces glaces flottantes qui dérivent, au printemps, le long des côtes américaines de l'Atlantique? La géographie serait alors quelque chose de perpétuellement et même de rapidement variable, et, par exemple, la séparation de l'Amérique et de l'Europe, résultant de la différence des vitesses avec lesquelles l'une et l'autre dérivent, serait peut-être toute récente, peut-être postérieure à l'apparition de l'humanité. Ou bien la mobilité est-elle seulement relative et y a-t-il, dans la géographie, des traits permanents qui survivent au rétrécissement des mers et à la formation des montagnes? Question formidable qui partage en ce moment les tectoniciens. Et, en tout cas, que la mobilité soit totale ou partielle, quelle peut en être la cause? Existe-t-il vraiment, à une faible profondeur sous le plancher pierreux qui nous porte, une zone liquide, et la mobilité résulte-t-elle de l'inégalité d'épaisseur du plancher et de l'incessante recherche d'un équilibre entre le plancher et le liquide sous-jacent, équi libre difficile à réaliser et toujours instable? On ne sait pas mais ce qui est beau, c'est de s'attaquer à de tels problèmes, et de ne pas désespérer de les résoudre un jour.

Nous voici loin, n'est-ce pas? des trois bonshommes de Topffer; devant nous, la Géologie a pris, pour toujours, je pense, sa véritable stature et sa très haute dignité. En vérité, c'est une grande et belle princesse de science, et qui ne le cède en rien à l'Astronomie elle-même. Elle est la princesse de la Terre, comme celle-ci est la princesse du Firmament; elle est la princesse du Temps, comme celle-ci est la princesse de l'Espace. Comme l'Astronomie, elle nous conduit, par la main, tout près de Dieu, sur des chemins magnifiques; et les routes que suivent les géologues dans le dédale des siècles sans nombre ne sont pas moins belles que celles où se promènent les astronomes dans les solitudes immenses qui effrayaient Pascal.

J'ai essayé de dire la beauté de la géologie, et de faire comprendre à mes lecteurs ce qu'est la vocation de savant. Ils garderont peut-être de cette vision rapide une plus grande estime pour cet amoureux perpétuel qu'est le savant véritable, le savant désintéressé. Le savant a, ici-bas, une fonction tout à fait sublime; comme le prêtre, comme le poète, comme l'artiste, il parle au

nom de l'Infini; il rappelle à ses compagnons de pèlerinage leur destinée éternelle; il leur montre le but à atteindre, qui est la Vérité; il exalte chez eux le sentiment de leur grandeur et leur fierté d'être des hommes; sa façon de vivre et d'enseigner effraye parfois, et cela fait qu'il est souvent seul; il est un peu semblable à ce voyageur téméraire dont nous parle Léon Bloy, à ce voyageur qui est parti pour le pays de l'Absolu et autour de qui, graduellement, se fait le vide: alors, dit Bloy, alors « il va dans l'immensité noire, portant devant lui son cœur comme un flambeau. »

Pierre TERMIER,
Membre de l'Institut de France.

L'erreur d'un Empire

M. Baldwin fut envoyé discourir aux Canadiens. Le langage qu'on attendait de lui est fort bien illustré par cette phrase transmise comme un des grands mots du temps: « Le Canada a été fait par l'Entreprise britannique. » En d'autres termes, on l'envoya au Canada pour dire des platitudes, de celles qu'on peut imprimer en grands caractères. Car c'est cela la caractéristique de la publicité: être sensationnelle sans vraiment causer de sensation. La phrase fut dite comme étant un truisme, et, sans doute, applaudie comme tel. Mais — et c'est assez souvent le sort des truismes — le drôle de l'affaire c'est que celui-ci n'est pas vrai. Le fait fondamental de toute la politique canadienne est, qu'originellement, le Canada a été fait par les Français. Sans doute n'eussent-ils jamais fait ce que nous avons fait: mais ils furent les premiers à faire quelque chose.

Quiconque ignore qu'un vrai problème se pose à propos de ce qu'ont fait les Anglais et de ce qu'on fait les Français, ne comprend rien au monde moderne. Il n'est pas certain du tout que la tradition paysanne française, qui fut la première, ne durera pas la dernière. S'il existait un homme d'Etat « impérial », son premier soin serait d'étudier le « Canadien français », cet élément étranger à l'intérieur de l'Empire, et de découvrir le secret de sa ténacité et de son bonheur relatif.

Mais « il » ne fut pas envoyé là-bas en homme d'Etat mais en impresario, en directeur de spectacles chargé d'annoncer à coups de grosse caisse que la représentation habituelle va tout juste commencer. En vérité, elle va tout juste finir, à moins que l'impresario n'entende l'avis de spectateurs autres que des politiciens, et, en particulier, celui du paysan canadien français.

Cette faiblesse de l'orgueil qui refuse d'apprendre quoi que ce soit, est bien la malédiction qui pèse sur l'impérialisme moderne. Dans le temps, les hommes étaient vaniteux au possible et pleins de vaine gloire pour d'immédiats triomphes et supériorités. Ils portaient panache et pavoisaient avec un plaisir et une joie d'enfants. Mais de l'enfant, ils avaient aussi la curiosité et la surprise. En ce sens-là, il y avait alors moins de barrières internationales entre les nations qu'il n'y en a de nos jours entre les provinces d'un même empire. Quand l'Irlande prêchait l'Evangile à la moitié de l'Europe, des princes et des petits rois pouvaient bien tuer les missionnaires parce que venant de nulle part, mais ils ne refusaient pas de les entendre simplement parce que venus d'Irlande. Que si nous déclarons aujourd'hui que les Irlandais sont à imiter en matière de petite propriété agricole ou de mœurs familiales, il y a de très nombreux Anglais qui prétendent refuser de suivre l'exemple irlandais uniquement parce qu'irlandais.

En d'autres mots, une querelle est née à l'intérieur d'un empire moderne, querelle spirituellement bien plus profonde que n'importe quel conflit qui divisa jadis d'anciens royaumes rivaux.

De même, non seulement depuis la conquête normande, mais bien avant elle, le peuple anglais a tout naturellement reçu beaucoup d'us et coutumes de France. Aussi longtemps que les Français étaient des étrangers, on pouvait leur emprunter quelque chose. Il paraît beaucoup plus difficile de leur emprunter quoi que ce soit quand ces Français sont devenus des co-citoyens d'un même empire. Une espèce de contrainte et de jalousie est née au sein d'une colonie, qui ont provoqué plus de malentendus que les grandes variations d'un continent. Le Canadien-français et le Canadien-anglais ont vécu côte à côte avec beaucoup moins d'échanges intellectuels que les Français n'en ont avec les Anglais. Au XIX^e siècle, Londres en savait plus long sur le comitisme de Paris que sur le catholicisme de Québec. Et si un impérialiste de Toronto est prié de se mettre à l'école du catholicisme de Québec, il est à craindre qu'il réagisse comme l'unioniste de Belfast, prié de se modeler sur le catholicisme de Cork. De nouveau ici, encore que sous une forme plus négative, il y a à l'intérieur d'un empire uni une sorte d'animosité bien plus continue que les guerres occasionnelles qui mettent aux prises des Etats divisés.

Et cet orgueil, ce séparatisme spirituel, sont, en ce moment, un obstacle mortel, car, notre civilisation a grand besoin de s'assimiler très précisément ce que les anciennes civilisations françaises et irlandaises ont à enseigner. Il ne s'agit évidemment pas, en l'occurrence, de la seule vérité qu'il y ait ici bas. Nous aussi, Anglais, nous avons à enseigner aux autres de nombreuses vérités à nous. Mais les Anglais vivent actuellement sous l'impérieuse et mortelle nécessité, non pas d'enseigner, mais d'être enseignés. Si nous ne parvenons pas à découvrir un système de distribution de la propriété suffisamment stable pour établir une tradition qui satisfasse, tout caractère national, toute vie normale seront emportés dans une espèce d'ignominie cosmopolite dont le produit ne sera pas plus anglais, qu'irlandais ou français.

Mais pour réaliser cette réforme, il nous faut faire un peu plus que répéter, pour la centième fois: « Le Canada a été fait par l'entreprise britannique. »

G.-K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais).

A propos de l'Exposition internationale d'Horticulture

Le soleil de septembre a décidément manqué, samedi dernier, une occasion unique de refaire son entrée en scène sur le théâtre de la nature, pour le prologue de l'arrière-saison. Outre que la froidure et les pluies persistantes de ce lamentable été au déclin nous eussent fait accueillir sa réapparition avec un enthousiasme tout particulier, l'ouverture de l'Exposition internationale d'horticulture lui réservait, cette année, une apothéose d'une exceptionnelle splendeur.

Après tous les comptes rendus nombreux et détaillés que les journaux quotidiens ont publiés de cette incomparable exhibition, je n'ai pas l'intention d'en retracer ici, une fois de plus, les charmes somptueux et les féériques merveilles; mais, peut-être, quelques réflexions sont-elles à émettre à ce propos dans cette *Revue* dont les préoccupations dépassent les limites des simples et rapides reportages.

Si les fleurs ont, scientifiquement, les fonctions naturelles d'élaborer en secret le fruit reproducteur et de distiller mille essences utiles, elles possèdent, poétiquement, d'autres attributs, en apparence moins positifs, mais combien captivants : la beauté, la grâce, la couleur et le parfum ! Aussi, de tout temps, furent-elles remarquées et chéries par les hommes qui en firent les symboles de leurs sentiments les plus tendres, de leurs émotions les plus profondes, de tout ce que leur âme ne peut qu'imparfaitement exprimer par la physionomie, l'attitude ou le verbe. C'est la guirlande pieuse dont nous décorons les autels de nos temples ou que nous effeuillons sur le pavé des rues, aux bleus matins des Fêtes-Dieu ; ce sont les couronnes éclatantes dont nos admirations et nos reconnaissances ceignent le front des héros ; c'est le petit bouquet mystérieux et troublant que nous dépêchons, en fidèle et discret messager d'amour, vers celle dont notre cœur est épris ; ce sont les gerbes mélancoliques que nous offrons encore aux pauvres morts, quand nous n'avons plus de larmes à leur donner...

Le fascinant attrait que les fleurs exercent sur nous n'a jamais fléchi. Leur pouvoir asservi jusqu'aux gens les plus austères. L'homme a beau s'attacher à découvrir, dans tous les domaines, du neuf et de l'imprévu, à aviver de frissons inédits la gamme subtile de ses sensations, à rechercher le rare et l'original, il n'en reste pas moins subjugué par l'éternelle et invariable corolle, gemme vivante plus rouge que le sang, plus bleue que le regard, plus brillante que les larmes, qui tire sa beauté en même temps de la terre et du ciel.

Quand je dis « invariable », je reste, peut-être, un peu à côté de la vérité, tant au point de vue de l'homme qui papillonne volontiers d'une fleur à l'autre, qu'au point de vue de la fleur elle-même qui ne refuse pas de se laisser « perfectionner », ainsi que le prouvent magnifiquement plusieurs sections de l'exposition internationale d'horticulture.

* * *

Chaque époque, en effet, a eu ses fleurs favorites dont quelques-unes sont, aujourd'hui, bien désuètes. L'humble basilic, par exemple, dont le nom pourtant signifie « royal » et qui ne se rencontre plus guère à présent qu'en de rares jardins de village, eut une vogue extraordinaire sous Louis XIV, lequel faisait tailler ces plantes géométriquement, comme les arbres de Versailles.

Le XVIII^e siècle préféra les éclousions capiteuses syringas, tubéreuses, jonquilles, héliotropes — ses arts, sa littérature et les documents qu'il nous a laissés en font foi.

Le romantisme adora les poitrinaires et les fleurs pâles, comme le camélia ; il ramena d'Allemagne le myosotis cher à ceux qui n'oublient pas, et alla chercher au Japon le chrysanthème qui pare, aujourd'hui, nos automnes.

La rose était la fleur idolâtrée des anciens qui l'effeuillaient partout, jusque sur leurs breuvages. On se rappelle Verrès, le proconsul romain que flétrit Cicéron, et qui ne voulait reposer que sur un lit entièrement fait de pétales de roses. Les roses revinrent à la mode après la « Guerre de cent ans » — souvenez-vous de la « Guerre des deux roses ». Enfin, beaucoup plus tard, l'impératrice Joséphine les cultive et leur donne une célébrité universelle, à la Malmaison.

Quant à notre époque, ainsi que l'Exposition internationale d'horticulture le prouve, cette semaine, au Palais du Cinquantenaire, elle partagera sans doute ses caprices entre les roses, les orchidées, les chrysanthèmes et les dalhias.

Je me rappelle qu'un peu avant la guerre, une orchidée fut vendue, à Londres, pour une somme de trente mille francs. C'était une *odontoglossum crispum* — le diable soit des noms savants ! — d'une espèce alors nouvelle, une hybridation unique, une véritable découverte. Pareil prix n'a rien qui puisse surprendre les connaisseurs. Il y a quelque vingt ans, l'horticulteur anglais Sander, le plus grand orchidophile connu à cette époque, avait demandé et obtenu treize cents livres pour un *cyripedium* — oh ! comme son nom vulgaire *Sabot de Venus* est plus agréable ! — qu'il avait fait éclore dans ses serres. Et ce prix fut dépassé, l'an d'après, aux Etats-Unis, par un œillet blanc, produit d'un horticulteur de New-Bedford, dans le Massachusetts, auquel un amateur offrit huit mille dollars pour l'obtenir, et qui les a refusés, gardant aussi jalousement son œillet blanc que certain jardinier hollandais sa tulipe noire.

On comprend, d'ailleurs, la passion que peut susciter l'orchidée. C'est la fleur bijou, la fleur miniature, la fleur dentelle, la fleur papillon, la fleur protégée qui revêt toutes les formes, dégage les

parfums les plus divers, se colore des nuances les plus déconcertantes, s'élève, tantôt, en thyrses de délicates joailleries, tantôt retombe en grappes de petites bouches ouvertes aux langues capricieuses, tantôt encore semble vouloir s'envoler en un essor d'insecte aux antennes velues d'or et serties d'émeraude...

Et pourtant les dalhias sont bien séduisants aussi, et si, à l'exposition du Cinquantenaire, je devais décerner la palme, je resterais bien perplexe ! Ainsi que sur la palette d'un coloriste prodigue et fantasque, les rouges nacarat, les chauds vermillons, les pourpres magnifiques, les carmins délicats, les grenats lumineux, les éclatants ponceaux se mêlent, sur les huit mille tiges rigides de ces géants floraux, aux blancs purs ou carnés, aux crèmes chlorotiques, aux ivoirins safranés. L'œil reste fasciné devant ces surprises, ces chatolements, ces échevements, ces fantaisies de formes, ces caresses de couleurs et de nuances qui résultent du forçage — vilaine expression pourtant qui, malgré moi, me fait songer au bagne — du greffage, des croisements, et de diverses autres opérations qui, de leur côté, évoquent un peu aussi, ne trouvez-vous pas ? la clinique, l'hôpital et le haras...

* * *

Et ceci m'amène à une conclusion toute personnelle et qui, ai-je besoin de l'ajouter ? ne tend à diminuer en rien la joliesse ou la magnificence des grands parterres ou des petites corbeilles de l'eden fleuri du Cinquantenaire, conclusion qui pourra, cependant, être agréable à beaucoup, à tous ceux, notamment, qui ne peuvent s'offrir des fleurs que l'on ne vend qu'à la pièce et sans doute sur la base du belga.

Devant toutes ces splendeurs de l'Exposition internationale d'horticulture, j'ai songé, malgré moi, aux humbles corolles de la plaine et des bois, de la montagne et de la vallée, des murailles et des toits, des rochers et des berges, et des vieux jardins de presbytères campagnards, aux humbles corolles qui n'ont ni état civil officiel, ni appellations grandiloquentes, ni exhibitions solennelles, mais qui restent connues du peuple qui les aime sous les seuls vocables familiers que leur donnent et leur légèrément traditionnellement l'observation, la reconnaissance, l'admiration ou la poésie de nos ancêtres. Et j'ai, en sortant des halls, prestigieux et en regagnant la rue de la Loi, envoyé une pensée émue aux chères plantes sauvages que nulle main humaine ne sema, ne greffa, ne conduisit, n'arrosa, ne croisa ; dont, seuls, le vent, l'insecte ou l'oiseau fécondent les pistils bénévoles ou dispersent les semences ailées, et que je connais et que j'adore entre toutes. Car elles mettent, au long du chemin de notre vie souvent si banale, leur grâce simple, sereine et consolatrice. Elles sont gratuites et à la portée de chacun. Elles poussent et se multiplient sans trop se soucier de la faim, de la soif, de l'habitat, généreuses et immortelles. Elles sont la bonté et la beauté de la terre. Telles elles furent et telles elles restent. Comme nos aïeux les admirèrent, nous les admirons.

Créer des *cyripedium* et des dalhias-cactus, des roses-noisettes et des chrysanthèmes géants, c'est évidemment gagner des victoires horticoles dignes d'admiration ; mais, en vérité, l'homme ne s'honore pas moins en cultivant les simples petites fleurs qu'aimait saint François, telles que les saisons les font spontanément pousser et en se contentant de bien comprendre ce que leur nom, leur grâce et leur parfum veulent dire.

Adolphe HARDY.

Catholiques belges

Soutenez notre effort

d'Apostolat intellectuel

CHRONIQUE D'ART

L'art au Théâtre

Plaidoyer pour la Pantomime

Les recherches qui se poursuivent actuellement en vue de la rénovation artistique du théâtre, semblent vouloir laisser de côté la pantomime.

Pourtant, si l'on veut bien y réfléchir, de tous les genres qui ont été pratiqués au théâtre, la pantomime est bien le seul qui permettrait de faire de celui-ci une œuvre d'art au sens complet du mot, c'est-à-dire une œuvre dont tous les matériaux qui la composent se trouvent et restent à l'entière commande de l'artiste.

Tels pour le peintre sa toile et ses couleurs, pour le sculpteur son marbre ou sa glaise, pour l'architecte les matériaux dont se compose son édifice.

Sans doute le théâtre mimé suppose comme le théâtre parlé des interprètes, mais à l'encontre du théâtre parlé, il peut dépersonnaliser ceux-ci, dans la mesure nécessaire à la pleine réalisation de l'impression esthétique qu'il a en vue.

Autrement dit, lui seul peut réduire les acteurs au rôle de marionnettes qui leur convient. Car l'acteur, s'il ne veut trahir les intentions du metteur en scène, doit être cela, un automate dont tous les mouvements ont été réglés à l'avance avec un soin jaloux.

Ce qui importe dans l'œuvre d'art, ce n'est pas de simuler la vie, mais simplement de la suggérer, de nous en donner une « image ».

Le mouvement est l'élément essentiel dont dispose à cette fin, le théâtre mimé. Sans doute, il a recours à d'autres moyens, empruntés à des arts divers, mais ce qui le différencie de ceux-ci et lui confère son caractère original, c'est proprement et avant tout, l'utilisation esthétique et symbolique du mouvement.

Symbolique en même temps qu'esthétique, ce par quoi il se différencie de la Danse, qui ne tend qu'au plaisir des yeux. C'est ce qu'oublie ceux qui confondent souvent ballet et pantomime.

Ce théâtre est poésie, poésie non plus écrite, mais figurée. Pour donner cours aux fictions, point n'est besoin qu'il recoure aux mots.

Quelle éloquence dépasse celle des gestes? Leur langage est universel. Il n'est sentiment si subtil qu'ils ne puissent à merveille exprimer. L'amour, la joie, la peur, la douleur, n'est-ce pas aux gestes qu'ils recourent lorsqu'ils se veulent traduire tout entiers?

Un geste, pas même, l'ébauche d'un geste... Il nous suffit. Et c'est un flot de lumière soudain projeté au plus secret de l'être. Et tout le frémissent des passions mis à nu.

Mais ce geste, si spontané, si fréquent dans la vie de tous les jours, que d'efforts il faut faire, que d'études, pour l'observer, pour l'isoler, pour le reporter à la scène, pour le réinventer au besoin.

Il n'est que les plus grands qui en aient trouvé le secret; mais comme leur action porte à ce moment! Rappelez-vous Guitry, Gémier, Bouwmeester. N'est-ce pas alors que vous les situez plus volontiers, à ces moments qu'il est convenu d'appeler les jeux de scène, ces moments précieux où le dialogue s'interrompt, toute l'acuité du drame se concentre dans une attitude, dans un geste, dans un sourire, dans le mouvement furtif du principal protagoniste?

L'auditoire suspend son souffle. Il n'a d'yeux que pour le héros. Derrière lui le silence formidable se peuple de fantômes.

* * *

Pantomime, vous dis-je, triomphe de la Pantomime. Oh! non point de ces pauvres spectacles qu'on pare d'habitude de ce nom, mimodrames puérils, plus semblables à une parade de sourds-muets, vains tissus de grimaces et de contorsions, bons tout au plus pour les tréteaux des foires.

La pantomime, la vraie pantomime, celle qu'a connu le théâtre ancien, celle que l'on trouve encore sur les scènes d'Extrême-Orient, nous attendons le théâtre qui nous la rendra, comme nous attendons encore le mime de génie qui, comme Debureau, faisait frémir ou s'émuvoit toute la salle, par une simple contraction des épaules.

Et le cinéma, me direz-vous? Qu'en faites-vous? N'est-ce pas à votre pantomime? Assurément. Tout ce que nous disons de la pantomime, nous le pouvons redire du cinéma. Sans qu'on le puisse confondre entièrement, il est évident que la pantomime et le cinéma ont beaucoup d'éléments communs.

Aussi bien, c'est dans le même sens qu'il faut les orienter l'un et l'autre, si l'on entend les promouvoir à la dignité d'œuvres d'art.

Vous avez lu peut-être les lignes que Jean Prévost consacrait dernièrement dans une de ses chroniques du cinéma, au dos d'Emile Jannings, le grand acteur allemand. Je ne résiste pas au plaisir de les citer, car elles situent admirablement le débat.

« Le dos de Jannings, écrit Prévost, est beaucoup plus beau que son visage ». « J'admire qu'il le présente de préférence, quand la souffrance l'affaïsse, et le détruit; ainsi la souffrance nous est rendue sensible par les plus petits signes. Un mur qu'on sape, il ne faut pas le voir se démolir du côté de la sape, mais du côté où un tremblement léger, une faible fissure, un fléchissement de la crête exigent l'interprétation de l'esprit, le forcent à participer davantage à ce qu'il voit, et change l'impression visible en divination intérieure ».

Ces quelques lignes résument toute l'esthétique du cinéma et de la pantomime.

Changer l'impression visible en divination intérieure, voilà tout ce à quoi le cinéma et la pantomime, comme tous les arts d'ailleurs, doivent tendre.

Un film, une pantomime, c'est un thème proposé à nos rêves. Ils ne valent qu'en tant qu'ils favorisent les constructions de notre esprit. C'est pourquoi trop de minutie, trop de réalisme constituent un si grave danger.

Le film, la pantomime, le théâtre deviendront des œuvres d'art dans la mesure où ils renonceraient au pittoresque et à l'accident pour revenir au convenu et à l'élémentaire. Autant dire qu'il leur faut recréer de bout à bout leur vocabulaire. Ce vocabulaire existe d'ailleurs, mais les termes en sont épars. Il ne serait pas difficile de les rassembler. L'histoire de l'art, l'histoire du théâtre, la simple histoire de l'homme les proposent à qui veut bien les prendre.

Il n'est même point besoin de les aller chercher si loin. Si les chercheurs sont des poètes, ils trouveront tout ce qu'il leur faut en eux-mêmes.

Mais qui songe à demander des films aux poètes?

Marcel SCHMITZ.

Les origines d'un concordat

(D'après les archives de l'Etat à Vienne.)

Vers l'année 1840, un nombre considérable de Polonais du rite grec-uni passèrent à l'orthodoxie. Ce fait provoqua un mécontentement général parmi les catholiques polonais et le prince de Metternich, chancelier d'Autriche, s'associa à ce chœur de mécontents, en blâmant cette nouvelle conversion du peuple polonais. Malgré les liens intimes qui unissaient à cette époque l'Autriche à la Russie, il se mit à discréditer, aux yeux du Saint-Siège et de l'Europe, les dispositions du Gouvernement russe.

A cet effet, il enjoignit au chargé d'affaires d'Autriche à Saint-Petersbourg, le baron de Meysenbug, de ne jamais perdre de vue la question catholique en Pologne et d'acheminer à Vienne toutes les plaintes pouvant émaner de personnes intéressées dans cette question.

Le but du prince de Metternich était de provoquer des complications sur le terrain polono-catholique, afin de détourner l'attention du Cabinet de Saint-Petersbourg des problèmes de la politique étrangère. En suivant cette ligne de conduite, le Cabinet de Vienne ne cesse de donner des conseils et d'envoyer des instructions au Vatican sur la manière d'agir envers le Cabinet de Saint-Petersbourg.

Selon le prince de Metternich, la question polono-catholique comprenait deux éléments distincts, qu'il ne fallait pas confondre : l'un religieux et l'autre politique. En outre, il conseillait au Vatican de faire une différence entre les ordres émanant directement de l'empereur de Russie et les dispositions des exécuteurs de la volonté impériale. L'empereur Nicolas I^{er} (1), selon le prince de Metternich, était doué d'une nature trop noble et trop juste pour nuire volontairement à qui que ce fût, mais, ajoutait-il, l'Empereur était naturellement enclin à donner préférence à l'Eglise orthodoxe. Par conséquent, le chancelier d'Autriche était de l'avis que le pape Grégoire XVI s'adressât directement à l'empereur Nicolas I^{er}, en vue d'alléger le sort de ses sujets catholiques. Si cette démarche n'atteignait pas son but, le « droit » serait du côté du Saint-Père et le Saint-Siège pourrait publier des faits, dont on pourrait déduire que les catholiques étaient persécutés en Pologne. Enfin, le prince de Metternich promettait au Saint-Siège son appui dans toutes les affaires concernant les catholiques en Russie. Ces suggestions produisirent leur effet. Le Saint-Siège décida de protester contre les dispositions du Gouvernement russe, en adressant une allocution pontificale aux évêques catholiques en Russie. Cette allocution contenait une série de plaintes sur la situation créée aux catholiques polonais.

Le conflit donna lieu à des négociations assez animées entre le Saint-Siège et le Cabinet de Saint-Petersbourg tendant à régler définitivement la situation des catholiques en Russie.

A la même époque, l'empereur Nicolas I^{er} projetait de marier sa fille, la grande-duchesse Olga (devenue plus tard reine de Wurtemberg) à l'archiduc Etienne d'Autriche. Ce mariage devait resserrer encore plus étroitement les liens qui unissaient les deux Cours impériales depuis l'année 1815. Le prince de Metternich avait décidé de profiter de cette intention, afin d'obtenir du Gouvernement russe des concessions en faveur du clergé catholique en Pologne.

A Saint-Petersbourg, l'on se rendait compte de cet état de choses. Le comte Alexis Orloff, aide de camp général et personnage influent à la Cour de Russie, dans un entretien avec l'ambassadeur d'Autriche, le comte de Colloredo, en traita à propos du mariage projeté de la grande-duchesse Olga : « C'est avec la religion qu'on veut nous brouiller. On commencera par la famille, puis on attaquera l'alliance austro-russe. Ce n'est pas sur de tels principes que l'empereur François l'a fondée à Munchengraetz. Si l'on fait réussir ce mariage, ce sera un avantage certain pour le catholicisme : une fille de l'Empereur mariée dans une famille catholique et des petits-enfants catholiques agiraient nécessairement

sur les sentiments de l'empereur de Russie et sur ses procédés. Je l'ai écrit au prince de Metternich. L'Empereur a vu ma lettre; non seulement, il a laissé passer ces expressions, il les a approuvées et confirmées, mais il ne veut pas marchander sa fille. Il s'oppose soigneusement son sentiment de père et ce qu'il croit devoir aux intérêts de son pays. Il vaudrait mieux que le Cabinet de Vienne s'adressât franchement au Pape pour avoir son consentement et s'il se trouve des empêchements insurmontables, que vous nous le disiez sans réserve, ce serait mille fois préférable à l'état d'incertitude actuel qui, aux yeux de l'Empereur, retombe sur le prince de Metternich. »

En portant ces paroles à la connaissance du prince de Metternich, le comte de Colloredo ajoutait que les éloges qu'on fait de la grande-duchesse Olga étaient bien mérités. Il disait qu'il était impossible d'unir plus de beauté à plus de grâce et d'affabilité et que tous ceux qui la connaissaient plus particulièrement donnaient le témoignage de la bonté de son caractère, du charme et du naturel de ses manières.

L'empereur Nicolas I^{er} était tendrement attaché aux membres de sa famille; les liens qui l'unissaient à eux lui étaient particulièrement chers et précieux. Un grand malheur le frappa en 1844. Sa fille cadette, la grande-duchesse Alexandra, mariée récemment au prince de Hesse, succombait subitement à Saint-Petersbourg. L'Empereur fut profondément affligé par cette perte, qui réagit sur son caractère. Depuis lors, il évitait les assemblées nombreuses, cherchait la solitude et passait des heures, seul, à la chapelle. La santé de l'Impératrice se ressentit aussi de ce malheur et les médecins lui prescrivirent de passer l'hiver suivant à Palerme.

* * *

L'empereur Nicolas décida d'aller rendre visite à l'Impératrice à Palerme et de s'arrêter à Rome pour s'entretenir personnellement avec le pape Grégoire XVI de la question catholique en Russie.

Ayant appris cette décision, le prince de Metternich s'empressa d'envoyer des instructions spéciales au ministre d'Autriche près le Saint-Siège, le comte de Lützow. Il lui écrivait à cette occasion : « Le moment actuel est extrêmement grave et la situation future des diverses confessions en Russie dépend de ce moment. » Dans ces mêmes instructions, il insinua que le Saint-Siège devrait, dans ses entretiens avec l'Empereur, discuter principalement les rapports du Gouvernement russe envers les catholiques. Quant à la question du mariage de la grande-duchesse Olga avec l'archiduc Etienne, ce fait ne devait servir que de moyen pour atteindre le but principal. Il concluait, en disant : « Les regards de l'Europe entière sont actuellement dirigés vers Rome, où un des plus curieux spectacles sera représenté! Je me réjouis à l'idée que des fêtes spéciales ne seront pas organisées à l'occasion de l'arrivée de l'empereur Nicolas à Rome. Pour cette fois, la coupole de Saint-Pierre ne doit pas être illuminée! Pas d'illumination, une accolade paternelle suffit! Prévoir ce qui se présentera pendant le séjour de l'Empereur à Rome est impossible. Les accidents échappent au calcul et l'empereur Nicolas lui-même est un accident... »

Le 1^{er} décembre 1845, l'empereur Nicolas arrivait à Rome et descendait au palais Giustiniani, près du Panthéon, où résidait la légation de Russie près le Saint-Siège. Le même jour, l'Empereur se rendit au Vatican, accompagné du ministre de Russie, M. de Bouténéff, et d'une suite nombreuse. L'entrevue de l'Empereur avec le pape Grégoire XVI fut cordiale et dura plus d'une heure et demie. Le Saint-Père remit à l'Empereur un mémoire contenant vingt-deux articles ayant trait aux réformes à introduire dans la situation des catholiques en Russie. Ayant pris connaissance de ce mémoire, l'Empereur promit au Pape de s'occuper de cette question.

Le séjour de Nicolas I^{er} à Rome se prolongea pendant cinq jours et l'Empereur en profita pour visiter les principales églises, les musées et les ateliers des peintres russes.

En rentrant d'Italie, l'empereur Nicolas I^{er} fit un arrêt à Vienne, où il arriva le 18 décembre de la même année. A ce moment, il avait déjà pris la décision de renoncer au mariage de sa fille, la grande-duchesse Olga, avec l'archiduc Etienne. Il invita le prince de Wurtemberg (futur roi de Wurtemberg) de se rendre à sa rencontre à Venise et c'est là qu'eurent lieu les fiançailles de ce Prince avec la grande-duchesse Olga.

(1) Le tsar Nicolas I^{er}, fils de Paul I^{er}, et frère d'Alexandre I^{er}, a régné de 1825 à 1855.

Ce fait était encore inconnu à Vienne, lors de l'arrivée de l'empereur Nicolas dans cette capitale, et le prince de Metternich continuait à ourdir sa trame, sur le désir de l'Empereur de marier sa fille à l'archiduc Etienne. Afin de donner plus de poids à ses arguments en faveur des catholiques en Russie, le prince de Metternich trouva bon de se faire l'avocat de la cause des autres confessions en Russie, notamment de celle des protestants et de celle des Juifs. A cet effet, comme l'annonçait le nonce du Pape à Vienne au secrétaire d'Etat le cardinal Lambruschini, le chancelier avait rédigé une pétition en faveur des Juifs russes, soi-disant, de la part de leurs corrégionnaires de Vienne. M. Rothschild fut chargé de présenter cette pétition au comte Alexis Orloff. Enfin, pour soulever la question protestante en Russie, le prince de Metternich se mit en rapports avec quelques personnes de religion protestante faisant partie de l'entourage de l'empereur Nicolas I^{er}.

Sur ces entrefaites, l'empereur Nicolas arrivait à Vienne après un intervalle de dix années. Le lendemain de son arrivée, il fit une visite à l'empereur Ferdinand, il assista à une revue des troupes sur le « Glacis » en face du palais impérial et se rendit ensuite chez la princesse de Metternich, née comtesse Zichy.

Voici ce que note à ce propos la princesse dans son journal : « Il y a un grand changement dans l'Empereur. Son regard est devenu plus sévère et son sourire habituel a disparu. »

Quand le prince de Metternich entra dans le salon de sa femme et entama la conversation sur les affaires d'Angleterre, l'Empereur l'interrompit, en disant : « Je ne veux pas parler politique en ce moment, car je suis venu ici pour voir la Princesse. », et il fixa au prince de Metternich une audience pour le lendemain.

* * *

Resté seul avec la Princesse, l'Empereur eut un long entretien avec elle. Cette conversation, notée sur le champ par la Princesse, reflète très exactement l'état d'esprit et les vues de l'empereur Nicolas I^{er} à cette époque. Voici ce dialogue :

L'EMPEREUR. — Je viens chez vous, Princesse, car je sais que vous êtes restée toujours la même envers moi et que vous ne m'oubliez pas.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Certes, je ne vous oublie point. Je suis toujours invariablement dévouée à Votre Majesté et je me permettrai d'observer que je ne fais pas exception, car ici tout le monde continue à éprouver les mêmes sentiments d'attachement pour la personne de Votre Majesté.

L'EMPEREUR. — Ne me parlez pas de cela (c'est-à-dire du mariage projeté de la grande-duchesse Olga). J'en ai été frappé droit au cœur. Je n'aurais jamais pensé que des personnes, jouissant de ma confiance, pussent me blesser à ce point. Je ne compte que sur vous, Princesse, car vous êtes restée droite et véridique.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Je remercie Votre Majesté de cette flatteuse opinion. Mais, je me permets de déclarer franchement que vous n'êtes pas juste en supposant qu'il s'est produit ici un changement envers votre personne. Si vous vouliez bien vous expliquer directement et sincèrement avec les membres de la Famille impériale, vous acquerriez la conviction de la sincérité et de la pureté de leurs intentions.

L'EMPEREUR. — N'en parlons plus. Heureusement, personne, ici, ne touche à cette question. Je suis dans les meilleurs termes avec votre Cour. L'Impératrice-Mère m'a paru, au premier moment, un peu troublée, mais cela n'a pas duré longtemps et nous n'avons fait qu'effleurer, durant notre entretien, l'objet dont je ne veux plus entendre parler. Oui, Princesse, depuis notre dernière entrevue, bien des événements périlleux ont eu lieu. Votre mari a raison, en disant que la situation est mauvaise. Tout autour de nous est instable.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Personne n'en est plus convaincu que mon mari, qui est fort préoccupé de tout ce qui se passe. Nous sommes tous heureux, qu'après une interruption de dix années, il a enfin l'occasion de s'entretenir avec Votre Majesté.

L'EMPEREUR. — Ce n'est pas ma faute de ne l'avoir pas vu jusqu'à présent. Vous connaissez mon désir d'une rencontre avec lui à Varsovie, où il n'est pas venu. A cette époque, beaucoup de choses auraient pu être prévenues et c'eût été heureux, tant pour moi, que pour vous. L'Europe est malade et l'Autriche l'est aussi, croyez-le, Princesse.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Votre Majesté a déjà eu l'occa-

sion de se convaincre à quel point mon mari est préoccupé de l'état des choses actuel. Ce sombre avenir est fort pénible pour un vieillard de septante-deux ans.

L'EMPEREUR. — Cela me fait plaisir de l'entendre dire. C'est, précisément, à l'avenir qu'il faut penser et, par conséquent, il est indispensable que nous nous entendions.

PRINCESSE DE METTERNICH. — J'ose espérer que Votre Majesté ne doute point de la sincérité des intentions et du dévouement de mon mari. Une fois que vous daigniez m'honorer de votre confiance, je me permettrai de supplier Votre Majesté de vouloir bien s'entretenir franchement avec mon mari sur toutes les questions pendantes. Alors, Votre Majesté pourra facilement se persuader que nous n'avons aucune arrière-pensée; nous sommes animés des meilleures intentions et nous n'avons qu'une chose en vue : établir une entente générale. A ce propos, je me permettrai d'attirer votre bienveillante attention sur la question catholique.

L'EMPEREUR. — J'espère bien, Princesse, que vous n'attachez aucune foi aux stupides commérages que l'on répand sur le compte de ma « tyrannie ». Regardez-moi, ai-je l'air d'un tyran?

PRINCESSE DE METTERNICH. — Certes, non! Mais il est indispensable de détruire ces idées chez les personnes qui n'ont pas l'honneur de connaître Votre Majesté.

L'EMPEREUR. — Eh! bien, avouez-le moi, Princesse, avez-vous pu croire un moment que je persécutais votre religion?

PRINCESSE DE METTERNICH. — Moi, personnellement, non, car Votre Majesté ne peut commettre une action déloyale. Mais il se peut, Sire, que vous ne connaissiez pas le mal que causent vos sujets.

L'EMPEREUR. — C'est possible, tant chez moi, que chez vous. PRINCESSE DE METTERNICH. — Et alors, Sire, il est indispensable de connaître toute la vérité, afin de pouvoir mettre fin aux abus. Il est si facile de connaître la vérité!

L'EMPEREUR. — De toutes manières l'on a tâché de me rendre odieux aux yeux de tout l'univers. A cet effet, l'on défigurait mes principes moraux et, à présent, l'on voudrait faire de moi un tyran religieux. Informez-vous à ce sujet auprès des personnes ayant l'occasion de m'approcher à Saint-Petersbourg. Colloredo vous dira, si je persécute les catholiques. Des catholiques sont à mon service, et certains d'eux sont attachés à ma personne. Ils n'ont qu'à vous dire comment je les traite.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Je suppose que ce n'est pas à Saint-Petersbourg que ce mal peut être remarqué. Il est indispensable que la vérité arrive constamment aux oreilles de Votre Majesté.

L'EMPEREUR. — La calomnie se répand facilement. Mais personne ne parle de ce que je fais. J'ai construit des églises catholiques, j'ai institué des séminaires, mais depuis dix ans, j'attends vainement la bénédiction pontificale pour ces établissements, créés pour le bien de mes catholiques.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Mais Votre Majesté a eu l'occasion d'être à Rome et de voir le Saint-Père. Sa vue seule aurait dû vous convaincre que seul, le sentiment du devoir guide toute action de ce vieillard de quatre-vingts ans.

L'EMPEREUR. — J'ai trouvé que le Pape est tel qu'il doit être : vénérable et digne de tout respect, mais insuffisamment renseigné sur nos questions religieuses. Du reste, ce n'est pas tant lui, que son entourage, qui voudrait semer la discorde entre nous. Par exemple, avez-vous pu croire à toutes ces histoires sur le compte de cette pseudo-religieuse? Le jeune homme qui l'accompagnait était un ex-officier, mis à la retraite, ayant pris ensuite le froc. Une enquête à ce sujet fut prescrite de Rome. A présent, ils sont eux-mêmes confus, après avoir appris le résultat de cette enquête. Je me suis fait une haute opinion du cardinal Acton. J'ai aussi causé avec le cardinal secrétaire d'Etat Lambruschini, car je tenais à m'entretenir avec un personnage qui était plus catholique que le Pape. Je considère que, précisément, ces personnes, voulant être plus catholiques que le Pape portent le plus de préjudice à l'Eglise et vous avez de ces personnes.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Je suis trop ignorante dans les questions de l'Eglise pour me permettre de les juger. Quant à moi, je considère seulement de mon devoir de vous supplier, Sire, de ne point laisser cette importante question sans solution. Il est indispensable que Votre Majesté vive en paix avec notre Eglise et que vos sujets catholiques jouissent de la liberté de

conscience. Malheureusement, certains catholiques, sujets de Votre Majesté, ont pris part au mouvement révolutionnaire. Les persécutions des révolutionnaires polonais ont porté atteinte au catholicisme. Je trouve qu'il est tout aussi indispensable de punir les révolutionnaires, que de soutenir la religion. Si la liberté de conscience est octroyée aux catholiques de Pologne, tout motif de plaintes injustifiées contre Votre Majesté sera écarté. Alors disparaîtra l'unique arme efficace qui se trouve entre les mains des Polonais pour leurs visées révolutionnaires, notamment la religion et, dans ce cas, leurs forces s'épuiseront.

L'EMPEREUR. — Vous me répétez ce que j'ai entendu dire au Pape : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Je lui répliquai à cela que je vais plus loin, en assurant, qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, au Pape ce qui revient au Pape et seulement, ensuite, à César ce qui est à César!

PRINCESSE DE METTERNICH. — Votre Majesté ne devrait pas perdre de vue que les catholiques sans le Pape ne se considèrent plus comme catholiques. Par conséquent, il est nécessaire de reconnaître formellement la suprématie du Pape en Russie. Le Saint-Père doit pouvoir défendre ses brebis, car sans cela, l'Eglise catholique ne pourrait exister.

L'EMPEREUR. — Vous pensez, peut-être, Princesse que j'ai l'intention de dépouiller le Pape de ses droits? Cela me ferait de la peine. Ou bien, que je voudrais créer un second pape?

PRINCESSE DE METTERNICH. — Non, Sire, je ne crois pas à de pareilles choses et je suis sûre que toutes vos intentions sont parfaites, mais je voudrais être témoin de leurs bons résultats.

L'EMPEREUR. — Je me suis entretenu avec le Pape. Il m'a exposé les causes de son mécontentement et m'a fait connaître ses vœux. Je l'ai prié d'entrer dans tous les détails de cette question et je lui ai promis de faire tout ce qui sera possible, malgré les obstacles qu'il faudra surmonter pour l'exécution de cette promesse.

PRINCESSE DE METTERNICH. — Les obstacles ne manquent point; ils seront nombreux. Mais je me permets de supplier Votre Majesté de vouloir bien causer de tout cela, à fond, avec mon mari. Animé du désir de faire le bien, l'on peut atteindre ce but. Mais il est nécessaire de discuter ensemble toutes les questions, même celles qui sembleraient, à première vue, difficiles, compliquées et même insolubles. Il se peut que ces questions pourraient aussi être résolues. Oserai-je prier respectueusement Votre Majesté de daigner me donner sa parole, que la question catholique sera épuisée, à fond, dans les entretiens avec mon mari, afin que, désormais, personne en Europe ne se permette de voir en votre personne l'ennemi de notre Eglise? Avant tout, je suis catholique et il me serait douloureux de penser que Votre Majesté puisse être l'ennemi de ce qui est l'essence de ma vie.

A ces paroles, l'Empereur tendit sa main à la Princesse, en lui disant : « J'ai l'intention d'en finir avec cette question. Pourvu que les autres me prêtent leur appui, nécessaire en cette occurrence. »

* * *

Le même jour, à la Burg, eut lieu un dîner en l'honneur de l'empereur Nicolas. Ensuite, Sa Majesté assista à une représentation théâtrale. A ce propos, le prince Charles de Liechtenstein notait dans son rapport que l'Empereur fut « taciturne, sévère et réservé » durant toute la soirée.

Le lendemain matin, le chancelier de l'Empire se présentait à l'audience fixée par l'empereur Nicolas. Le prince de Metternich n'apprit que la veille, de la bouche du comte A. Orloff, que l'empereur Nicolas avait résolu de marier sa fille, la grande-duchesse Olga, au prince de Wurtemberg.

S'adressant à l'Empereur, le prince de Metternich dit : « Votre Majesté a daigné exprimer le désir de discuter avec moi diverses questions politiques. Mais, avant de les aborder, je vous prie de toucher à une autre question (c'est-à-dire le mariage de la grande-duchesse Olga avec l'archiduc Etienne). Le terrain entre Votre Majesté et moi doit être déblayé de tout ce qui pourrait l'obstruer et tout doit être éclairé à la lueur de la vérité. »

— « N'en parlons plus l'interrompt l'Empereur, ma décision à ce sujet est déjà prise et il ne pourrait plus être question de cela... »

Après avoir discuté les affaires de l'Autriche, de la Prusse, de l'Angleterre, de la France et de la Turquie, le prince de Metternich aborda la question catholique.

A ce propos, il dit : « Il me reste encore à toucher une question importante non seulement du point de vue russe, mais aussi du point de vue européen. Pour le développement normal d'un Etat, il est nécessaire de créer des conditions garantissant une existence paisible aux populations de cet Etat. Je considère que certaines réformes s'imposent pour le bien public. Votre Majesté a le pouvoir de déraciner le mal et je ne doute point que votre conscience vous dictera les mesures nécessaires en cette occurrence. »

L'Empereur observa : « J'espère bien que vous n'ajoutez pas foi aux calomnies, dont je suis l'objet de la part des personnes malveillantes, répandant des bruits sur des persécutions imaginaires. »

LE PRINCE DE METTERNICH. — Je serais en droit de me sentir offensé par une pareille supposition. Non, je ne donne aucune créance aux calomnies et aucune importance aux commérages. Pour éviter des suggestions mensongères, j'ai l'habitude d'aller au fond de la vérité. J'ai agi de la sorte dans le cas présent et je suis arrivé à la conviction que de prompts mesures de la part de Votre Majesté étaient indispensables pour déraciner le mal existant. Vous avez daigné lire les quelques lignes que j'avais transmises au comte de Médem (ministre de Russie à Vienne). Dans ces lignes, j'avais exposé mon opinion sur la situation actuelle, mais le sujet n'a pas été épuisé. Tout mal a sa source. Dans ce cas, la source git dans la législation russe. Je ne sais pas répéter les considérations contenues dans mon mémoire. Ces considérations ont pour base la vérité, qui se passe de commentaires. Je me permettrai seulement d'observer, que l'on trouve continuellement dans la législation russe, ayant trait aux questions catholiques, confusion de compétences. Il est indispensable de modifier ces lois et d'assurer ainsi une existence paisible aux catholiques en Russie.

L'EMPEREUR. — J'ai fait connaître au Pape mes idées à ce sujet et je n'ai pas l'habitude de donner des promesses sans l'intention de les exécuter.

Ayant demandé à l'Empereur l'autorisation de remettre au chancelier de Russie, le comte de Nesselrode, un mémoire sur les réformes catholiques en Russie, le prince de Metternich observa que, dans ce mémoire, il était aussi question des autres confessions en Russie, car cette question, à son avis, était soi-disant aussi de son ressort.

En congédiant le prince de Metternich, l'Empereur lui adressa les paroles suivantes : « A Dieu seul est connue l'époque à laquelle nous nous reverrons et même si nous allons avoir l'occasion de nous revoir. »

* * *

L'année suivante, le comte Dimitri Blondoff, ancien diplomate et ministre de la Justice, arrivait à Rome, muni des pleins pouvoirs pour entrer en pourparlers avec le Saint-Siège au sujet du règlement des affaires catholiques en Russie. Ces négociations menées par le comte Blondoff et M. de Bonténeff, ministre de Russie à Rome avec le cardinal secrétaire d'Etat Lambruschini, aboutirent à la conclusion d'un concordat, signé le 3 août 1847.

Ce concordat fixait sept diocèses catholiques romains en Russie, à la tête desquels étaient placés un archevêque (de Mohilow) et sept évêques (de Wilna, de Samogitie, de Minsk, de Loutzk et Zitimir, de Kamienek et de Kheferson). L'évêché de Kherson était créé nouvellement et un suffragant était nommé à Saratow. Un nouveau séminaire diocésain était ouvert à Kherson, où de quinze à vingt-cinq élèves devaient être entretenus aux frais du Gouvernement russe. Ce concordat réglait aussi la situation des Arméniens catholiques en Russie, placés sous la dépendance des évêques de Kamienek et de Kherson. Le nombre des diocèses dans le royaume de Pologne restait tel qu'il a été fixé par la Bulle du pape Pie VII, le 18 juin 1818. La désignation des évêques et des suffragants devait avoir lieu après un accord préalable entre S. M. l'Empereur de Russie et S. S. le Pape. Les évêques étaient reconnus seuls juges et administrateurs des affaires ecclésiastiques de leurs diocèses, sauf leur dépendance canonique du Saint-Siège. Les articles suivants mentionnaient les affaires devant être soumises aux délibérations des consistoires diocésains, telles que : les affaires concernant les ecclésiastiques du diocèse; les affaires laïques (questions matrimoniales, de naissances, etc.) les cas, où l'on doit imposer une pénitence canonique pour crime,

contravention ou délit quelconques, jugés par les tribunaux séculiers et les affaires économiques concernant les sommes affectées à l'entretien du clergé, des églises, etc. Tous les membres du Consistoire étaient ecclésiastiques et leur nomination se faisait par l'évêque, avec l'agrément du Gouvernement impérial. L'évêque devait avoir la direction suprême de l'enseignement et de la discipline dans tous les séminaires catholiques de son diocèse, selon les règles établies par le Concile de Trente. L'archevêque métropolitain de Mohilow exerçait la même autorité sur l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg. Et, enfin, il était stipulé dans ce concordat que, dans les cas où les ressources des églises catholiques étaient insuffisantes pour leurs réparations nécessaires, ces églises pouvaient s'adresser au Gouvernement impérial pour en obtenir des secours. Des églises catholiques nouvelles pouvaient être construites toutes les fois que pourraient l'exiger, soit l'accroissement de la population catholique, soit la trop grande étendue des paroisses ou la difficulté des communications.

Telles étaient les concessions faites au Vatican par le Gouvernement impérial. Ces concessions, tendant à créer une situation favorable aux catholiques en Russie, étaient le résultat des entretiens que l'empereur Nicolas I^{er} eut à Rome et à Vienne à ce sujet.

Dans son rescrit au nom du comte Blondoff, l'Empereur lui exprimait sa gratitude pour la conclusion de ce concordat, basé « sur les principes élaborés par l'empereur Nicolas I^{er}, d'accord avec le pape Grégoire XVI. »

Vienne, mai 1927.

L. ISLAVINE,
Ancien ministre plénipotentiaire russe.

L'invasion barbare de la Grande-Bretagne

Un parallèle historique éclaire de façon nouvelle et frappante la signification d'une époque ou d'un événement. On peut juger du triste état de l'Angleterre contemporaine par une simple comparaison avec la décadence de l'empire romain. Les différences dues aux « échelles » diverses ne sont pas importantes : la Grande-Bretagne, comprenant actuellement deux nations, ne formait qu'une province de Rome; la durée d'une génération qui nous sépare de la mort de la reine Victoria est une période très courte comparée aux trois siècles qui s'écoulèrent entre Dioclétien et Grégoire le Grand. A part cela, c'est-à-dire dans les choses essentielles, la comparaison tient.

De grandes accumulations de richesses dans les mains de quelques-uns; un gouvernement central déstabilisé et le pouvoir aux mains des riches; rivalités de pareils gouvernements qui se sont appointés eux-mêmes, avec comme conséquence la misère générale; impôts toujours plus lourds, bureaucratie toujours plus grande, industrie et agriculture en décadence; paiement d'indemnités de chômage dans les grandes villes; diminution de la population (ceci n'a fait que commencer en Angleterre); l'écroulement complet de la religion traditionnelle et la popularité croissante de nombreuses religions nouvelles venant de l'Orient et dont l'une, bien distincte comme un tout, est confondue avec de nombreuses autres moins importantes; une transformation dans la condition de la masse des hommes à l'effet de leur donner la sécurité; tout cela marque le déclin de Rome comme celui de l'Angleterre.

Une grande distinction est à noter : Rome était militaire, l'Angleterre est commerciale. Ce qu'on appelle les invasions des barbares dans l'Empire romain étaient, en réalité, l'augmentation de la proportion des recrues barbares dans les armées impériales, jusqu'au moment où elles furent entièrement formées de tribus germaniques, dont les chefs furent faits généraux romains et gouverneurs de provinces, avec l'ancien titre de « Rex » qui, plus tard, signifia « roi », mais qui désignait alors un gouverneur héréditaire.

Nos envahisseurs barbares conquièrent avec l'argent et non plus avec les armes. Ils acquièrent des sièges au Parlement et au Gouvernement. Ils traitent avec un respect formel l'autorité officielle qui leur donne leurs titres, mais qui ne peut se saisir de leur pouvoir. Selfridge et Beaverbrook peuvent être comparés (j'en demande pardon à ces barbares) à Genseric ou à Théodoric; leurs trusts, eux, peuvent se comparer à l'Amérique du Nord ou à l'Italie, provinces de l'Empire; leurs richesses, aux tribus qui devinrent l'aristocratie terrienne de ces provinces; leur religion américaine, ce puritanisme que les Anglais n'acceptèrent jamais, à l'arianisme qu'adoptèrent les Germains et qu'ils conservèrent quand les Romains avaient oublié jusqu'à la controverse que cet arianisme suscita.

Les anciens barbares possédaient la vertu de courage; les nouveaux ne l'ont pas. Les anciens professaient le mépris du luxe, les nouveaux en ont le culte avoué. Voilà une différence.

En voici une autre. Les soldats germaniques et leurs chefs s'estimaient Romains, ce qu'ils étaient en réalité, car la qualité de citoyen romain leur était donnée comme aux Syriens, aux Espagnols, ou aux Bretons. Ils savaient fort bien qu'ils faisaient partie d'une grande civilisation, même quand ils ne la comprenaient pas. On peut présumer que nos barbares contemporains pensent être Anglais, du moins s'ils savent ce que c'est que penser quelque chose. Dans tous les cas, ils sont souvent naturalisés — Astor, Mond, Ashfield — ou sont même nés Anglais comme Rothermere et Beaverbrook. Mais il paraît bien improbable qu'ils aient jamais eu la moindre idée qu'il existe une civilisation en Angleterre.

Troisième différence. Rome survécut. Il est possible que l'Angleterre ait beaucoup moins de chance que Rome de survivre. Au IV^e siècle, le changement dans la condition des hommes consista en ceci : l'ouvrier agricole ne pouvait abandonner la terre. Le paysan perdait la liberté de changer de condition, mais les esclaves ne pouvaient être enlevés à la terre par leurs maîtres. Le résultat fut le servage, d'où sortirent les paysans libres de l'Europe médiévale et moderne. La transformation que subit actuellement l'Angleterre tend à la restauration de l'esclavage mais sans aucune espèce de retour à l'agriculture, changement qui promet le mal sans qu'aucun bien ne puisse en fin de compte en résulter. Et en voici la raison : les grands propriétaires d'esclaves de l'ancienne Rome étaient soumis à la loi, y compris la loi qui les obligeait de cultiver leurs terres.

Nos capitalistes sont les maîtres de la terre. Ils peuvent en user pour nous empêcher de mourir de faim, mais ils ne se préoccupent pas de notre vie ou de notre mort aussi longtemps qu'ils continuent à s'enrichir. Ils ne savent pas qu'une nation doit être jusqu'à un certain point saine et en bonne santé pour entretenir même la richesse des capitalistes. Ils n'ont rien appris. Ils ne sont pas devenus Romains comme leurs prédécesseurs. Ils restent des barbares.

H.-E. HUMPHRIES.

(Traduit de l'anglais.)

La position philosophique de M. Gonzague Truc, apologiste de saint Thomas et des Sacraments

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des ouvrages publiés par M. G. Truc pour s'apercevoir qu'il est en arrêt devant le catholicisme, depuis le début de sa carrière d'écrivain. Il ne l'a pas toujours aimé. Aujourd'hui, il présente cette originalité d'être l'apologiste d'une philosophie et d'une religion qu'il ne tient pas pour vraies métaphysiquement. Cette position, qui est celle d'un petit nombre d'esprits contemporains de premier plan, marque le reflux qui commence de l'énorme vague d'impiété qui a recouvert l'Europe durant les deux derniers siècles.

Elle dérouté les croyants simples, et elle est, en effet, déroutante. Chose curieuse, et fait très apologétique, elle n'est possible, le plus souvent, que parce que ceux qui la tiennent sont eux-mêmes les victimes particulièrement tragiques du mal qu'ils abominent et combattent : le germanisme intellectuel, le modernisme, au sens large du mot. S'ils mettent tant d'apreté dans leur haine intellectuelle n'est-ce pas qu'ils sentent la flèche toujours plantée dans leur flanc, et que le poison a trop coulé dans leurs veines?

« Ceux qui ne sont pas contre vous sont avec vous. » Ceux-ci sont donc avec nous matériellement, dans des mesures diverses; ils ont droit à toute notre sympathie. Il n'en est pas moins vrai qu'un très grave problème spirituel reste en suspens pour eux, derrière leur apologie de relativistes christianisants. Je trouve que notre responsabilité serait grande si nous ne pensions à leur adresser que des paroles admiratives et flatteuses. Il est bien, il est, en une manière, admirable qu'un incroyant exalte passionnément l'Eglise et la philosophie de saint Thomas : cela prouve au moins qu'il a rejeté toute hostilité fiévreuse et qu'il est touché, jusqu'à un certain point par le rayonnement de la Vérité. Mais ceux qui sont dans ce cas ont encore la question essentielle à résoudre, et nous avons le devoir — si difficile et si cruel parfois à remplir — de leur dénoncer à eux-mêmes le danger de leur position. Il est permis de se demander si des hommes supérieurement doués, avertis de la bienfaisance unique de l'Eglise au point de s'en faire les apologistes éloquentes, qui n'ignorent rien de ses affirmations divines, n'ont pas devant eux l'occasion de se mettre résolument à vérifier ses prétentions et d'examiner sérieusement ses titres, *sub specie aeternitatis*. Est-il possible, ici, de parler d'ignorance invincible, même psychologique? Ce qui est certain, c'est que Dieu ne refuse pas la Lumière à un homme qui est prêt à tout prix à vendre tout ce qu'il a pour acheter le champ où se cache la perle évangélique.

Mais venons-en aux idées de M. G. Truc, et particulièrement à ce qu'il pense sur ce qu'il appelle « le problème philosophique insoluble et par quoi notre raison, s'y essayant, se grandit et se mesure » (1), le problème de Dieu.

Il est nettement antimoderne, en ce sens qu'il a également horreur et du matérialisme et du rationalisme et du pragmatisme et de la philosophie du devenir, qu'il qualifie de « centre de l'erreur moderne ». « Le grand progrès de la critique contemporaine, disait Renan, a été de substituer la catégorie du devenir à celle de l'être. » Et ailleurs : « Dieu est en train de se faire; il est la catégorie de l'idéal. » A cela, M. G. Truc répond : « C'est un Dieu à notre image que nous faisons en le plaçant dans le devenir. D'où l'étroitesse et le manque de profondeur de notre philosophie. Elle tire le supérieur de l'inférieur; elle subordonne la règle à la chose réglée; elle n'appelle l'architecte qu'après les maçons et la maison construite; elle décide de la fin d'après les moyens; elle transporte le Créateur de l'origine au terme de la création et, négligeant le pouvoir le plus curieux et le plus caractéristique de l'homme, cette même intelligence qui, seule, s'ouvre sur le possible des réalités qui nous échappent et demeure capable

de saisir l'être, elle conclut un nouvel absolu des opérations animales ou sociales, c'est-à-dire de l'essence du relatif. » (1).

Je reviendrai tout à l'heure sur cette petite phrase qui marque le point exact où M. G. Truc est arrêté : « l'intelligence s'ouvre sur le possible des réalités qui nous échappent et demeure capable de saisir l'être. » Il convient, auparavant, d'examiner ce que M. G. Truc, qui a édité des extraits de saint Thomas (2), pense de la scolastique. Pour lui, « la scolastique reste le témoin perpétuel de la seule pensée valable (la pensée grecque) et la règle où les diverses disciplines doivent se venir mesurer. » (3). *Perennis, quaedam philosophia*. C'est l'épigraphe de *Retour à la Scolastique*. Cette pensée a su retenir l'homme à sa place dans l'univers et contenir l'imagination débordante. Plus rien, presque, n'était à dire après elle sur les hypothèses diverses qu'on peut dresser quant à la nature de l'être et quant à l'incertain devenir (4). La scolastique a recueilli l'essentiel de la pensée grecque. C'est par elle que celle-ci est vivante pour nous. Cependant, il faut convenir, conclut M. G. Truc, que la scolastique aboutit « comme toute philosophie qui consent à ses conséquences, à un agnosticisme parfait ». (5) C'est pourquoi, il n'a que la valeur d'une discipline. « Que faut-il penser de la valeur dernière du thomisme? Ce serait la vérité, si la vérité pouvait appartenir à ce monde. Nulle doctrine n'apporte plus de satisfaction à l'esprit. Nulle pensée n'est plus complète ni ne joint à tant de hardiesse une si subtile prudence. Mais l'homme ne dépasse pas l'homme, qu'il se cherche sur la terre ou se projette dans le ciel. Il imagine d'abord les dieux, puis il situe un Dieu au terme de sa logique ou de son désir et tâche de passer jusqu'à lui par les voies illusoire de l'analogie. C'est de l'être humain qu'il conclut à l'être en soi, du relatif qu'il déduit l'absolu, et il doit supprimer le temps sans quoi rien ne s'explique à lui pour trouver l'éternité. Il se retrouve au terme de ses démarches prestigieuses, il ne retrouve que lui et un anthropomorphisme qui ne diffère que par la qualité, fait les habitants de l'Olympe et les Essences des Néoplatoniciens. » (6).

M. G. Truc est tendu entre Kant et saint Thomas. Si on en doutait encore, qu'on s'en rapporte à l'*Avenir de la Raison* (II^e partie, chapitre III), où il reproche à Aristote son réalisme logique : « Il peut y avoir, il y a erreur à identifier l'être et la définition, puisque toute définition se bornera toujours pour nous à une description et que, dans ce monde imparfait, nous ne saurions espérer d'atteindre l'essence. » (p. 86). Et, plus loin, il affirme clairement : « Ce que la raison sait — elle l'a appris de Kant — c'est qu'elle ne sait pas. » (p. 106).

A quelle vie il condamne l'homme? Malheureux qui doit, sans déroba possible, tenter une entreprise dont il sait d'avance qu'elle ne peut aboutir. C'est le supplice de tantale. On comprend alors qu'en se voyant ainsi cadencé dans l'absurde, l'homme préfère le mot effrayant de Stendhal qui, lui le prononçait beaucoup plus légèrement) : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » Mais pour M. G. Truc, il existe; il a créé le monde. Nous saisissons assez l'être pour savoir que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; nous le saisissons trop peu pour que les réalités, « l'infini, l'inconnaissable et l'absolu » (7) ne nous échappent pas. Et cependant, M. G. Truc ne se résigne pas. C'est illogique, mais c'est noble. « Le but de la vie, c'est pas de vivre commodément », dit-il. Bienheureux ceux qui tremblent! Mais bienheureux plutôt ceux qui n'étant pas épris de leur tremblement, se sont laissés aiguillonner par lui vers la Vérité et la Paix qui surpasse toute intelligence!

Après cela, on ne s'étonnera plus d'apprendre que le grand reproche que M. G. Truc adresse au thomisme et surtout au néo-

(1) *Idem.*, p. 149-150.

(2) *La Pensée de Saint Thomas*, avec une introduction. Il est regrettable que rien n'avertisse extérieurement que cet ouvrage a pour auteur un incroyant. La préface elle-même donne longtemps le change, ce n'est qu'à la 47^e page, l'avant-dernière, que l'auteur exprime sa pensée personnelle; jusque-là, il se place à un point de vue apologétique qui se confond, à fort peu de chose près, avec celui du croyant. Combien de libraires catholiques sont avertis de cela?

(3) *Le Retour à la Scolastique*, p. 158.

(4) *Idem.*

(5) *Ibidem.*, p. 104.

(6) *La Pensée de Saint Thomas*. Introduction, p. 48.

(7) *Avenir de la Raison*, p. 103.

(1) *Avenir de la Raison*, p. 153.

thomisme, c'est d'être strictement intellectuel et de ne pas satisfaire à notre insatiable besoin, non seulement de connaître par les causes, mais plus haut, et surtout « de connaître les causes, c'est à-dire de les approcher, les pénétrer, s'y mêler, vivre enfin la vérité au lieu de la définir, passer à l'état du mystique, de la position du savant » (1). Il réclame « la réintroduction du sentiment dans la connaissance ». Le sentiment, dit-il, a beau être coupable « de toutes les dépravations de la vérité » : « il garde beaucoup mieux que l'intelligence pure, le privilège de s'approcher des essences et de toucher aux réalités insaisissables et fuyantes ».

La suite doit être considérée attentivement : « Parce qu'il est la vie, il reste seul autorisé à se prononcer en quelque mesure sur la vie. Purifié de ses excès, gardé contre le zèle de ses prophètes, assujéti aux rudes lisières de la raison qu'il dépasse mais qui le règle, il hasarde légitimement de nouveaux pas ».

Pour ne rien dire d'autre, que peuvent les lisières d'une raison « qui ne sait qu'une chose, c'est qu'elle ne sait pas » ? La critique de la raison pure a cela de beau qu'elle ruine radicalement toute manifestation humaine; car, comme dit saint Thomas, il y a une opération de l'intelligence à l'origine de tous nos actes; or, si l'on tient la raison pour infirme, pour incapable d'atteindre l'être, de dire ce qu'il est et de raisonner valablement à partir de lui, il n'y a plus un seul de nos actes, il n'y a plus une seule de nos activités qui ne deviennent suspectes. Tout se dissout dans le doute, dans une inquiétude tenaillante et perpétuelle. Tourment si affreux qu'il rejette infailliblement ceux qui ne parviennent pas à s'en guérir vers le sentiment, et qu'il les amène à lui attribuer une clairvoyance qui n'appartient qu'à la seule faculté de vision et de détermination qu'il y ait dans l'homme : l'intelligence.

M. G. Truc, défenseur et promoteur de la scolastique parce que défenseur et promoteur de l'intelligence, « qui seule s'ouvre sur le possible des réalités qui nous échappent », s'avère ici, contradictoirement et plus fortement que tout le reste, partisan du règne du cœur. C'est ce qui explique son attitude à l'égard du bergsonisme. « Nous tenons — dit-il — du philosophe de l'*Evolution Créatrice*, le bilan définitif des vieilles disciplines. Il nous a dévoilé l'insuffisance du matérialisme et l'illusion de spiritualistes trop

(1) *Avenir de la Raison*, p. 177-178.

portés à passer de leur esprit à l'Esprit et à faire à leur tour Dieu à leur semblance. Il nous a rendus à la vie élémentaire, à l'instinct, et il nous a engagés à y voir le départ de nos méditations; il nous a entr'ouvert le monde ténébreux et confus qui engendre nos idées claires. Nous placions l'être dans le phénomène ou au terme du discours abstrait : il nous a contraints à les toucher sous sa forme originelle et précaire et à revivre nos jours, pour commencer de nous les expliquer (1). Malgré ses erreurs de méthode, l'enseignement a été profitable. Il nous a ramenés des vols hasardeux de la métaphysique et des impasses du scientisme à notre chemin qui est humble mais qui mène loin, puisqu'à chacun de ses détours nous voyons surgir un horizon nouveau et que nous marchons ainsi, à travers tout l'inconnu de notre destinée, vers quelque immense espoir » (2).

Pas si loin que cela puisque la raison est impuissante! Le bergsonisme ne peut être qu'une séance plus ou moins longue, plus ou moins brillante de cinéma, cela même au fond, que Laforgue, avant la venue de Bergson, avait... raison d'appeler « une farce éphémère ». Métaphysique d'abord! Sans cela, rien, absolument rien n'est fait. *Animal rationable* : j'en suis désolé pour les sensibles qui s'abandonnent et pour les égarés de la pseudo-mystique, pour les romantiques du sentiment. Que la raison atteigne l'être et discoure valablement, après on verra.

Si donc, tout n'avait pas le caractère du provisoire chez M. G. Truc, on pourrait se demander, désormais, ce qu'il trouve encore valable, qui soit essentiel, dans le thomisme; logiquement, nul ne devrait être plus anti-thomiste que lui, sauf Bergson. Mais l'aspiration latente — et très précieuse en soi — de M. G. Truc à dépasser la raison, jointe au peu d'estime qu'il professe pour l'efficacité de « cette vertu propre à notre espèce » l'amène à se libérer de la logique, dès qu'une pression un peu forte se fait sentir à l'encontre. (3)

Léopold LEVAUX

(1) On voudrait savoir où et comment, et s'il y a là autre chose que des mots, qui trahissent seulement l'immortelle faim de l'Être qui dévore tout homme, même quand il déraisonne ou se déprave.

(2) *Avenir de la Raison*, p. 156.

(3) La fin paraîtra dans notre prochain numéro.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'Ascèse, bénédictine par D. Ursmer Berlière

Il ne m'appartient pas de présenter au public dom Berlière. Son nom, consacré par des travaux considérables, suffit à en garantir la supériorité, parce qu'il est synonyme d'historien probe et savant. Il serait hollandiste, s'il n'était bénédictin. Dans la sphère qu'il s'est assignée — il est maître incontesté, reconnu par ses pairs. A sa perspicacité de chercheur, rien n'échappe. Fouilleur d'archives, explorateur de bibliothèques, il n'a cessé depuis trente ans d'accumuler des trésors d'érudition, aussi bien dans les cases de sa mémoire que dans les casiers de ses armoires, triant, cataloguant, classant avec la plus rigoureuse méthode. On reste confondu devant ce fichier vivant qui emmagasine des siècles d'histoire et peut les détailler à volonté.

Il a écrit l'*Ordre monastique* et c'étaient de larges et lumineuses synthèses solidement construites. Voici le premier volume d'une vaste entreprise : *L'Ascèse bénédictine des origines à la fin du XII^e siècle*, qui se poursuivra du XIII^e au XV^e, du XV^e au XVII^e, du XVII^e au XX^e. — et ce sont des analyses exhaustives accomplies par un patient labeur.

En réalité, c'est tout le monachisme occidental du haut Moyen âge, étudié successivement dans ses sources et dans ses éléments constitutifs, qu'il fait passer sous nos yeux ou, mieux, qu'il fait revivre...

Et comment? d'après quelle méthode? Avec la sagacité du critique qui démêle le vrai du faux, le certain de l'incertain. Avec la parfaite loyauté du savant qui n'avance pas une affirmation sans l'étayer du fait probant. Avec ce que j'appellerai la sympathique impartialité d'un juge qui n'a pas à cacher ses préférences, moins encore à dissimuler ses convictions parce que seul le guide l'amour de la vérité.

Dom Berlière n'appartient ni à la plate espèce des neutres qui font risette aux adversaires de leur foi et sont en coquetterie réglée avec eux, ni à la sottise espèce des historiens à thèse, panégyristes ou détracteurs selon les besoins de la cause.

J'admire franchement ce moine qui n'a pas cherché à se faire pardonner le froc dont il est justement fier et qui, modeste et rude pionnier de la science, a su s'imposer par l'unique autorité de son savoir.

Et le style? demandez-vous. Est-il lisible?

Il a la clarté sans l'élégance, la correction sans couleur ni relief. C'est la simplicité et la transparence du style historique, mais sans nulle recherche de l'agrément littéraire, il se sauve de la monotonie par l'intérêt toujours renaissant des faits eux-mêmes judicieusement présentés. J'ose dire que, dans ce volume, le sujet parle assez par lui-même et que, savamment traité, il pouvait se passer des artifices de la composition et des enjolivements de la phrase.

* * *

Sans verser dans le romantique ni rééditer le fameux : *Hommes noirs, d'où sortez-vous?* c'est une question toujours actuelle et

digne de la plus piquante curiosité : Moines, qui donc êtes-vous, noirs ou blancs? D'où venez-vous?

Faites le descendre des Pères du désert, si vous le voulez, dont le génie de saint Benoît aurait adapté l'idéal à l'esprit de l'Occident, le moine n'est pas une création artificielle. C'est le chrétien logique, conséquent avec sa foi, jusqu'au bout. C'est l'homme de Dieu, l'homme de l'éternité, qui se fait étranger au monde pour tendre uniquement vers Dieu et vaquer exclusivement à ses éternelles destinées.

Un homme s'est providentiellement rencontré au VI^e siècle, sur la cime du Cassin, qui a pleinement réalisé cette idée, ce type façonné ce type avec autant de puissance que de discrétion, qui l'a coulé dans le moule de sa Règle et l'a imposé à la suite des âges. Cet homme, c'est Benoît de Nursie, le grand législateur et le patriarche des moines.

Des huttes ou des tentes de la vie érémitique, il a fait sortir, la maison des cénobites, séparés du monde, enfermés dans la solitude, enveloppés d'une atmosphère de silence, il a institué le monastère, école du service du Seigneur. Il a courbé ces âmes devant la majesté de Dieu, les abîmant dans la conscience de leur néant par l'humilité, les ployant sous le joug de l'obéissance pour les dilater par la charité comme fils de Dieu et frères du Christ.

Ces religieux, dans toute l'acceptation du mot, ainsi dressés par cette forte et suave discipline, il a voulu qu'ils fussent ici-bas les émules des Anges, associés à ce ministère céleste par le chant de la Louange divine, devenue leur mission capitale. De ces anges de la terre, il a voulu faire les intimes, les familiers de Dieu, plongés dans la lecture de l'Écriture sainte, roulant sans cesse dans leur esprit les pensées éternelles, adonnés à l'oraison continue, gravissant les degrés de l'échelle mystique jusqu'à la contemplation, pour en descendre, sans quitter Dieu, le cœur enflammé de zèle, rayonnant l'amour divin sur le monde et capables de l'embraser à son tour. Le moine bénédictin, modelé sur le Christ, réalisera dans sa vie l'alliance sumaturelle de la contemplation et de l'action. Son commerce incessant avec Dieu par la liturgie, la lecture, la méditation, l'oraison non seulement ne l'empêchera pas de déployer son activité manuelle ou intellectuelle, scientifique ou artistique, mais en sera le moteur invisible et l'inspirateur de tous les instants.

Et le monde a vu et voit encore ce triomphe de la grâce. Il a vu cette splendide ascension de l'ordre monastique, notamment pour cette partie de la période dont s'occupe dom Berlière, la fin du XI^e siècle et le début du XII^e, il vit alors l'épanouissement de cet idéal grandiose dans toute une lignée de moines qui furent les héros de l'ascèse bénédictine, dans un saint Bernard, cistercien, fils authentique de Benoît, l'oracle de son temps, la conscience et le guide de la chrétienté, la plus radieuse figure du monachisme européen.

* * *

Tel est, avec l'impression qu'en laisse la lecture, le thème fondamental du volume, débordant d'ailleurs d'érudition, dont nous nous bornons à donner quelque idée.

A quelles sources puiser les éléments de cette ascèse bénédictine? Dom Berlière ne s'est pas contenté ici d'une nomenclature ou d'un simple inventaire, il s'est plu à une exploration approfondie. Règle de saint Benoît et ses commentaires, coutumiers monastiques de tous les types, liturgie bénédictine dans toute son évolution, lectures conventuelles avec les indications bibliographiques les plus précises, mais, par-dessus tout, la copieuse littérature des écrits ascétiques : autant de filons largement exploités, autant de chapitres drus, substantiels, nourris de faits. Le chapitre consacré aux auteurs mérite de retenir l'attention spéciale, il est d'une rare richesse d'informations et servira de guide précieux à ceux qui voudront s'orienter dans ce vaste domaine de l'ascétisme monastique.

Saint Grégoire le Grand apparaît ici comme chef de file, avec sa doctrine spirituelle fortement mise en relief, car elle eut un retentissement immense sur toute la théologie ascétique avant le douzième siècle.

Les écrivains du VII^e au X^e siècle défilent ensuite, nettement caractérisés et situés dans leur cadre : Bède, le maître du Moyen âge, Ambroise Autpert, abbé de Saint-Vincent au Vulturne (Bénévent); Alcuin, l'auxiliaire de Charlemagne; Smaragde, abbé de Saint-Mihiel; saint Benoît d'Aniane, dont le *Codex* et la *Concordia* des règles font autorité; Walafrid Strabon, abbé de Reichenau;

d'un grand crédit; Raban Maur, émule d'Alcuin, abbé de Fulda-archevêque de Mayence; Chrétien Druthmar, qui fut écolâtre à Stavelot et nous fait pénétrer dans l'intimité d'une école claustrale du IX^e siècle; Paschase Radbert, abbé de Corbie, qui rappelle le précédent; Haymon, moine de Saint-Germain d'Auxerre.

La seconde phalange est fournie par les réformateurs des X^e et XI^e siècles; elle est considérable par le nombre et la qualité, les principaux sont bien mis en lumière avec l'indication de leurs œuvres, Odon de Cluny, Jean de Fécamp, d'une touche si personnelle dans ses méditations, Jean de Fruttuaria, dit *l'Homme de Dieu*; le célèbre saint Pierre Damien, un des héros de la lutte des investitures, puissant représentant de la réforme italienne, mais brillant entre tous, la plus séduisante figure bénédictine de la fin du XI^e, saint Anselme, ascète consommé, dont les spéculations théologiques ont illuminé des milliers d'intelligences.

Le douzième siècle est l'âge d'or de la théologie mystique qui se développe parallèlement à la dogmatique et parfois prend sur elle l'avance. L'école bénédictine est alors supérieurement représentée par Rupert et Deutz, moine à Saint-Laurent de Liège, abbé de Deutz, en 1120, mort en 1133. C'est une gloire nationale que ce moine dont on a gardé à Liège la célèbre madone de pierre qui lui aurait donné l'intelligence des Écritures. Théologien d'une profondeur géniale, sa christologie ne sera pas dépassée, ni pour l'ampleur spéculative ni pour la portée morale. Quelles vues d'aigle sur l'Eucharistie! Quelle sûreté d'applications pratiques!

Il ne faut pas séparer de lui notre compatriote liégeois, Guillaume de Saint-Thierry, qui prit l'habit bénédictin à Reims, fut abbé de Saint-Thierry, abdiqua pour mener une vie plus solitaire dans l'abbaye de Signy, où il mourut en 1148. Il a tracé un sillon remarquable dans le champ de l'ascétisme. Et voici Hervé de Déols, Pierre de Celle, Godefroid d'Admont et ces illustres moniales, sainte Hildegonde et sainte Elisabeth de Schoenau : autant de lumières de la spiritualité.

L'école cistercienne ne le cède en rien d'ailleurs à l'école bénédictine. Elle a pour chef ce moine de génie qui fut la plus haute expression de la perfection monastique à son époque, docteur, orateur, thaumaturge, conseiller des papes, arbitre des rois, entraîneur des peuples, Bernard de Clairvaux. Dans son sillage, Guerric d'igny, autre compatriote, ancien chanoine de Tournay, Aelrède de Rievaulx, Adam de Perseigne.

A tous ces noms sur lesquels dom Berlière fixe le rayon d'une information toujours scrupuleusement avertie, il a voulu joindre encore des écrivains étrangers à l'ordre bénédictin, mais connus des anciens moines, les Victorins Hugues et Richard, Honorius d'Autun, Hugues de Fouillot, les deux Guigues, chartreux, le prémontré Adam et le chanoine-régulier Gerhoh de Reichesberg.

Parmi la masse d'écrits inventoriés par l'auteur, que de trouvailles pour les nombreux profanes de la science ascétique! Que d'ouvrages de tout premier ordre dignes d'être exhumés, réédités et mis à la portée du public pour remplacer, par la science jointe à l'onction, l'écœurante banalité de tant de piètres livres dits de piété!

* * *

Au risque de quelques légères redites, l'auteur dans la seconde partie de son volume, dégage les éléments constitutifs de l'ascèse bénédictine pour les illustrer par les plus beaux textes des écrivains qu'il a dénombrés et analysés dans la première partie.

Vaste répertoire de l'ascétisme monastique, il n'est pas une seule de ses doctrines ou de ses pratiques, pas un seul de ses facteurs qui ne reçoive ici le commentaire le plus autorisé, émanant des maîtres, et ne soit confronté avec l'histoire.

C'est là, grâce à cette patiente analyse, grâce à une documentation d'une prodigieuse richesse dont la valeur a été établie, qu'il est permis, si j'ose dire, de fréquenter les monastères du haut Moyen âge, de les visiter à l'aise et de se rendre compte dans sa réalité concrète de la vie qu'y mènent les anciens fils de saint Benoît. Ces tableaux fragmentés fourmillent de détails savoureux, d'aperçus pénétrants. Ils attendent une main d'artiste qui les déroulerait dans une fresque puissante.

Dom Berlière connaît tout de ces vieux moines, comme s'il avait vécu avec eux, il sait leur horaire, la distribution de leur journée, il a goûté la paix de leur solitude et joui de la sérénité monastique, il comprend Dante venant demander à l'abbaye d'Avellane la paix, il pénètre dans ces âmes recueillies, décrit par la plume des plus sûrs témoins leur humilité, leur obéissance,

leur charité; il assiste et nous fait assister avec lui à la liturgie des cloîtres, à la messe dont une vision de sainte Hildegarde nous dévoile les splendeurs célestes, à la célébration de l'*opus Dei*, des heures canoniales qui gravitent autour de l'autel, il s'émerveille et s'attendrit, avec saint Augustin, sur la beauté de la psalmodie, de ces mélodieux accents qui sont un écho des chants angéliques, il ne s'étonne pas trop des défaillances humaines qui ont pu s'y mêler et rendre nécessaire l'office du réveilleur, projetant la clarté de sa lanterne sur la figure ahurie du moine assoupi dans sa stalle, au sein des ténèbres. Il les écoute avec sympathie lisant les Ecritures, les Pères, les Vies de saints, il les considère dans les intervalles des offices s'appliquant à la méditation affective d'où sortira la méditation discursive sous l'influence de la scolastique et sous l'aiguillon de la nécessité d'une concentration régulière et à heure fixe, il s'édifie de l'esprit d'oraison qui règne dans ces enclos mystiques où l'âme baigne vraiment dans la prière, il distingue parmi la foule des moines les contemptifs proprement dits, il connaît leurs noms pour les avoir recueillis dans de vieux bouquins. Il a cherché partout dans tous les monastères des premiers siècles, il a eu beau scruter, regarder à fond, il n'a pas découvert ce fameux produit de notre littérature, le moine fainéant; il les a vus, ces hommes d'oraison, conduisant la charrue et défrichant l'Europe, il les a vus délaissé graduellement le travail des mains, abandonné de plus en plus aux frères laïcs, prébendiers, convers, mais pour troquer contre les instruments de labour et les ustensiles de cuisine les manuscrits à enluminer et calligraphier, les parchemins à couvrir de savants écrits, il a vu le repos en Dieu des sabbatisants de la mystique, il n'a pas vu l'oisiveté nourricière des vices. Il les a vus passionnés pour l'étude, pour la culture des arts. Il n'a pu se défendre d'admirer leur inépuisable charité dans la réception des étrangers, qui leur éleva des hôtelleries sur le passage des pèlerins à Rome, qui parfois, aux jours de pénurie, prit le pain de la bouche des moines pour le donner à l'hôte, qui bâtit des hôpitaux annexés aux monastères.

Cette science impartiale, toujours documentée aux sources, qui se présente imperturbablement au lecteur hérissee de références, toujours escortée dans ses démarches par la critique aux yeux de lynx, cette science a trouvé son dernier mot dans une parole de l'Evangile : *Cherchez le royaume de la justice et le reste vous sera donné par surcroît*. Les moines n'ont cherché que Dieu, ils l'ont trouvé, et, par surcroît, la civilisation de l'Europe.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Définition des primaires

De M. René Benjamin, cet étourdissant article dans le Figaro :

J'ai tant de fois parlé des primaires que quelqu'un m'écrit justement : « Vous pourriez peut-être les définir un jour ! »

Je ne demande qu'à m'y essayer. Le pays en est plein. L'école laïque, qui est révolutionnaire, les commence. La vie moderne, qui est vulgaire, les achève. Le régime, qui a besoin de la quantité et craint la qualité, les encourage. Il faut partout les subir. Il doit y avoir moyen de fixer certains de leurs traits.

Je ne peux pas savoir quand je verrai le dernier primaire. Mon destin ne m'appartient pas. Mais je me rappelle les premiers que j'ai vus, les premiers authentiques, et que j'ai fuis. C'était au régiment.

Je venais de finir mes études. Dieu, que j'étais las! J'avais envie de m'exiler chez les sauvages, de visiter des peuplades primitives, où il n'y eût pas de manuels, où personne n'enseignât. Mais les voyages sont chers, et je venais de recevoir l'ordre de me rendre dans une caserne!

J'y pars, ravi de laisser un peu la bourgeoisie, ses mœurs et ses maîtres. Voilà des ouvriers? Parfait! des paysans? Bravo!

Ils n'occupent pas de chaires, mais ils s'occupent à vivre; peut-être que ceux-là pourront m'apprendre quelque chose! A peine ai-je escompté ma chance, on me demande si je veux les quitter! Pourquoi? Pour suivre le peloton des élèves-officiers. Avec qui? Avec d'autres hommes *instruits*; il paraît que je le suis; mon livret militaire l'indique : ô rapport des gendarmes! Bref, on me désigne tel ou tel compagnon. Ceux-là? Mais ils ne sont ni paysans, ni ouvriers! Mais ils ont l'air de prophètes de banlieue! Mais ils ne peuvent pas dire pain sans expliquer qu'il y a de l'azote dedans! Enfin, ce sont des gens qui enseignent! Encore!

— Dame, me dit-on, ils sont instituteurs!

— Ciel! Alors qu'on m'en préserve! Je ne veux à aucun prix être officier : je veux rester le simple, le plus simple soldat. Et surtout, je ne veux plus qu'on m'apprenne rien!

A ce récit, il ne faut pas que les nerveux se hérissent : « Comment! Condamner ces jeunes gens en bloc! Il y avait peut-être de nobles âmes qui... de parfaites âmes que... » Entendu! Evident! Le corps des instituteurs se compose, comme tous les corps, d'organes très méritants; mais l'homme de mérite ne se fait pas voir tout de suite; le mérite des mérites est la modestie, donc l'effacement. Aussi ai-je remarqué d'abord les imbéciles, qui se montraient, et je suis vénéridique en ne parlant que d'eux, puisque c'est ma première impression au régiment que je rapporte.

* * *

Passons à la seconde. La vanité humaine a mille formes et mille visages. Celle du pédant m'est intolérable. Voilà pourquoi, d'abord, je me suis mis à l'abri avec tant de passion; mais au cours de mon année militaire, il m'arriva, les jours de bonne humeur, de désirer revoir ces phénomènes et de prêter l'oreille à leurs propos. Inimaginables! J'avais des ailes ensuite pour m'enfuir de nouveau!

C'était de tout jeunes hommes qui sortaient des écoles normales. Que peuvent être ces repaires? Les malheureux, parce qu'ils venaient d'achever leur programme d'études, avaient la conviction puéride d'avoir fait le tour des connaissances humaines! on leur avait mis en tête que ce programme était *complet*! Il y avait donc d'abord une prodigieuse naïveté dans leur suffisance, et c'est le premier trait.

Le primaire est un homme au premier degré du savoir, mais qui se croit au dernier, parce que la vue des éléments de la science, et l'usage de quelques mots savants l'ont grisé. On voit ainsi des vendangeurs ivres sans avoir bu; mais le primaire n'a pas l'admirable nonchalance de l'ivrogne! Il n'est que raideur, le malheureux! La tête farcie, n'a-t-il pas l'idée de porter un faux col pour la faire voir? Cela devient une pièce montée. Adieu le naturel! Impossible de causer : il monologue; il laisse tomber de son haut des formules didactiques. Un paysan, camarade de chambre, me disait : « Mon vieux, il vous lâche ça, comme ma chèvre lâche ses crottes! » A l'occasion de toutes simples choses, il parle de « d'évolution », de « d'affranchissement », de « d'avenir », et il demeure toujours gourde et gelé parmi le mouvement de la vie.

Il n'a pas seulement l'air satisfait : il l'est. C'est ce qui rend son cas grave; ce qui fait qu'il ne peut plus être question ni de bon sens, ni de tact, ni de prudence dans l'esprit, ni de réserve dans le cœur. Le pauvre animal est sûr de soi, d'une sécurité déplorable, qui le mène tout droit, sans faute, aux sujets les plus interdits, l'armée ou la religion. Et il joue là-dessus d'affreuses variantes pleines de couacs, parce que la note parfaite, c'est un accord entre des voix intérieures nombreuses et lointaines, et une réalité présente, sentie, soufferte par une âme originale. Or, le primaire ni ne médite ni n'expérimente. Il n'a jamais la connaissance directe des humbles choses; il est la proie des bouquins. Et de

quels bouquins! Lit-il les sages? Les saints? Il lit des sorbonnards de la Ligue des droits de l'homme. Il les lit et répète; il avale et il rend. Quoi? Des définitions. Il définit tout. Sa bouche ne s'ouvre que pour fournir des certitudes, surtout sur l'incertain.

— J'estime que... dit cet homme.

Quand un nouveau riche se meuble, achète chambre, salon, vaisselle, argenterie, bibliothèque et livres, que ne se paye-t-il toujours un primaire qui, sur toutes les questions réservées, lui soufflerait la phrase péremptoire, la vulgarité d'affiche électorale ou d'écran de cinéma. Le primaire, c'est le nouveau riche de l'intelligence.

Mais, chez le nouveau riche, en grattant, on peut retrouver la tête humaine : il arrive chez le primaire qu'on ne trouve que du primaire. Il y a dans la moindre de ses paroles une importance, une résonance, un son d'entonnoir, qui font douter que ce soit des paroles d'homme.

— J'estime que...

Le « je » ne signifie rien. Les mots ne passent pas par l'âme. Alors, laissons les mots, et cherchons l'âme. Vous chercherez longtemps et ne trouverez que des mots! des mots! un creux! de l'écho!

L'étonnant de son affaire, c'est que, fichu comme il est, n'ayant ni aisance, ni naturel, ni mine, ni grâce, ni aucun rayonnement, il enseigne! Il enseigne toute la journée! Qu'il ait cru suffisant d'apprendre pour être sûr, tant pis! Mais croire utile d'enseigner, d'enseigner tout, alors que les trois quarts des choses ne sont pas enseignables, et que les trois quarts des humains ne sont jamais mieux que quand ils ne savent rien!

— J'estime que...

Comment répondre?

Surtout ne pas répondre. Car il prévoit l'adversaire, même il le souhaite, avide qu'il est de discuter toujours, de prêcher, de sophistiquer, mais il ne suppose pas une seconde l'homme capable de se payer sa tête. C'est cet homme-là pourtant que j'ai décidé que je serais.

* * *

Mais tout le monde n'aime pas rire : il y a des gens sérieux, Sérieux devant la folie, devant la sottise, sérieux devant la parodie du sérieux. J'indique vite à ceux-là qu'il y a trois autres ressources que le rire contre le primaire. Elles sont même plus précieuses, car par le rire on s'en défend mais on l'enrage, et alors il faut le combattre. Tandis qu'il y a des refuges pacifiques, des jardins secrets, où jamais il ne pénétrera pour la bonne raison, l'imbécile, qu'il s'en écarte d'instinct avec horreur. Ces jardins-là, s'appellent l'histoire, la poésie, la religion. L'histoire, source de méditations et de rêves, source d'amère ironie au spectacle des siècles qui, l'un après l'autre, vivent et meurent des mêmes errements. La poésie... divine! Plus d'enseignement : l'enchantement. Au lieu de l'intelligence qui constate, le cœur qui devine. Les mystères de la vie éclairés grâce au chant d'une voix mystérieuse; et nos esprits chétifs entre terre et ciel sur les ailes de l'exaltation. La religion enfin, fixant toutes nos angoisses sur le point essentiel : la mort. Avant elle nous ne saurons rien, sinon qu'il est des décrets immuables, donc éternels : l'humilité s'impose avec la soumission, et parmi ces catastrophes continues que représente la société, la religion nous fait cadeau d'une douce et sage mélancolie. Mélancolie religieuse, exaltation poétique, ironie d'historien, ce ne sont pas des fruits que M. Herriot lui-même pourra cueillir à la laïque, mais ce sont contre le primaire et son envahissante barbarie des refuges d'où l'on ne peut déloger les âmes ornées.

La guerre aéro-chimique.

D'un article de M. André Michelin, dans la Revue hebdomadaire, nous extrayons ces lignes :

Sait-on que le blocus de l'empire britannique et la destruction de Paris au moyen d'avions et de gaz asphyxiants en 1942 sont des lieux communs pour l'imagination allemande? Si bien que l'on s'en est ému en... Angleterre, et que les dernières grandes manœuvres de la flotte aérienne britannique ont eu pour thème : l'attaque et la défense de Londres (1). Paquebots aériens de la *Lufthansa* transformables en croiseurs auxiliaires, hydravions armés en croiseurs auxiliaires destinés à détruire les marines marchandes, organisation d'ateliers et de bassins à proximité de baies solitaires où des navires allemands apporteront armement et matériel grâce à quoi s'opérera la transformation de ces paquebots aériens, aviation commerciale standardisée, susceptible de passer en quelques jours à l'état d'aviation de guerre, industrie chimique formidable dix fois plus puissante que la nôtre et deux fois plus puissante que l'industrie chimique de toutes les nations réunies, des milliers d'étudiants préparant un diplôme de chimiste, toute une jeunesse sportive se mettant au « manche à balai », comme au volant de l'Amilcar, une politique nationale de l'aéronautique : voilà ce que nous trouvons en Allemagne. Nous pourrions mettre des chiffres, des noms, des faits sous nos assertions : nous l'avons fait tant de fois! Nous nous contenterons seulement de rappeler la situation de l'aviation allemande lors de l'armistice : au front, 5,000 avions répartis en 310 escadrilles servies par 85,000 hommes; à l'arrière, alimentant ces escadrilles, 267 usines occupant 160,000 ouvriers, sortant chaque mois 2,000 moteurs et 2,000 avions. (La production totale allemande pendant la guerre a été de 48,000 avions, 19,400 pour la seule année 1917.)

Aujourd'hui, la période des essais et des calculs paraît close. La fabrication en série n'est rien pour un peuple familiarisé avec la grande industrie. L'Allemagne peut en quelques semaines avoir des milliers d'appareils modernes prêts à prendre l'air.

De ces constatations, rapprochez les lignes suivantes du fameux rapport des experts commis par la Société des Nations, dès 1921, pour étudier « les effets probables des récentes découvertes de la chimie au cours des prochaines guerres » : « Il faut admettre que, du point de vue technique, il ne semble pas qu'il y ait une impossibilité à ce que les grandes cités soient attaquées au moyen de gaz toxiques lancés par les avions ou par les armes, à portée de plus en plus longue, des forces militaires et navales modernes. Il y a, au contraire, des raisons de croire que, dans une guerre future, l'arme aérienne sera beaucoup plus développée que dans la dernière guerre, tant au point de vue du nombre des avions que de leur capacité de transport. Quelque condamnable que soit une telle action, il n'y aurait pas de difficultés techniques à ce que des bombes de grandes dimensions, remplies de gaz toxique, soient jetées sur des centres indispensables à la vie politique ou économique du pays ennemi... »

On peut être assuré que les choses se passeraient selon ces prévisions, qui semblent n'avoir pris le tour dubitatif que par simple civilité à l'égard du Conseil de Genève.

* * *

En France, que faisons-nous? Ce que nous avons déjà fait : rien... ou si peu!

Cependant voici le titre VI du projet de loi sur l'organisation générale de la nation pour le temps de guerre, dû à M. Paul-Boncour, qui prévoit la transformation de la France entière en « une seule et même forteresse organisée à l'échelle des moyens matériels de l'avenir ». Coût : sept milliards. Et l'on rapporte ce propos ministériel : « Dès le mois de juillet, les travaux massifs pourront commencer; ils se poursuivront sans interruption. C'est un effort de longue haleine qui exigera des années et dont la durée dépendra évidemment de nos possibilités financières. Mais, c'est une assurance contre tout risque de guerre. »

Avec nombre de nos grands chefs, nous voudrions que les législateurs se rendent compte que ce déploiement de cuirassements et de béton ne saurait être qu'une assurance bien incertaine :

(1) Cf. un intéressant exposé de ces manœuvres dans *les Ailes* du 4 août 1927.

l'éventualité d'un emploi massif de l'arme aéro-chimique semble avoir été, en l'occurrence, totalement perdue de vue.

Sept milliards! Pour une défense: une défensive immobilisant toutes nos forces resserrées entre les mouvements d'un ennemi manœuvrant et sur terre et dans l'air?

A quoi nous servirait une couverture terrestre si nous n'avions point de couverture aérienne? Pour achever de nous déconcerter, voilà-t-il pas que l'on s'avise de grouper nos régiments d'aviation à proximité des frontières: de belles cibles pour l'ennemi!

Il faudrait changer bien des choses, sinon tout cela.

Dès 1912, mon ami Gabriel Bonvalot réclamait 15,000 aéroplanes. Nous n'en réclamions que 5,000.

Galliéni, dans ses *Mémoires*, consigne qu'au début de septembre 1914, il possédait neuf avions pour défendre son camp retranché et Paris.

Le lecteur pourra se dire: « Le miracle de la victoire se produisit quand même. » Mais les miracles ne surgissent que dans les cas désespérés, et ils ne surgissent pas toujours. Mieux vaudrait ne pas tenter le Ciel.

N'oublions pas que nous n'en sommes plus au fusil à pierre de Napoléon, au canon « qui n'est qu'un trou entouré de métal »; n'oublions pas que la matériel de guerre devient chaque jour plus scientifique, plus délicat, plus compliqué, donc plus difficile et plus lent à construire; n'oublions pas que au cours de la grande guerre, nous avons riposté aux vagues de chlore au bout de dix mois, au phosgène au bout de sept mois, à l'ypérite au bout de onze mois.

Chaque jour, il apparaît davantage qu'improviser en la matière sera quasi impossible, à tout le moins bien hasardeux et difficile. Et la preuve est faite que le plus merveilleux courage ne peut rien s'il n'est pas « outillé ». Les cuirassiers à Reischaffen, contre le fusil à aiguille, nos poilus sans tranchées, sans masques contre les nids de mitrailleuses ou les gaz n'ont pu que se faire massacrer: glorieusement certes, mais inutilement, mais bêtement.

ANGLETERRE

La coopération anglo-japonaise

D'après un article du capitaine Kennedy: La coopération anglo-japonaise et l'Extrême-Orient, dans The Nineteenth century;

Il y a de cela deux ans, M. Kennedy avait écrit un article sur l'abrogation de l'alliance anglo-japonaise, son effet sur la situation chinoise. Cet article lui fut payé, mais ne fut jamais publié « pour ne pas irriter la susceptibilité américaine ». Involontairement on se souvient à ce propos des pronostics de cet ami de l'Angleterre M. Walter H. Page, ambassadeur des États-Unis à Londres, prévoyant le jour où l'Angleterre, « tel un père devenu trop vieux pour s'occuper des affaires », laisserait l'Amérique jouer le premier rôle; ou du colonel Harvey (également un ancien ambassadeur d'Amérique à Londres) ne se gênant pas pour écrire dans *The North American Review* que la Grande-Bretagne a pour principe fondamental de sa politique étrangère de ne rien faire qui puisse mécontenter les États-Unis! D'autres Américains, amis de l'Angleterre, ont aussi fait entendre qu'ils auraient attaché plus de prix à son amitié si, ces dernières années, les Anglais s'étaient comportés à leur égard avec moins d'abjection. Du reste, à en juger par le langage des hommes d'État et des journaux britanniques, ces derniers temps, on commence en Angleterre à comprendre ce que cette assertion a de vrai.

Aussi ne recouvre-t-on plus d'euphémismes la véritable raison de l'abrogation de l'alliance anglo-japonaise, mais reconnaît-on nettement qu'elle l'a été pour faire plaisir à l'Amérique.

Aujourd'hui, même les commerçants britanniques de Chine, dont beaucoup avaient demandé à grands cris l'abrogation,

reconnaissent que, si le traité était resté en vigueur, la déplorable situation chinoise ne se serait pas produite.

La Grande-Bretagne avait donc lâché la proie pour l'ombre: le traité d'alliance avec le Japon pour une « assistance mutuelle anglo-américaine, ombre qui — les événements chinois de ces derniers mois l'ont prouvé — ne s'est pas matérialisée, à un point que même au Canada, le plus américanophile de tous les Dominions, on commence à se demander ce que vaut le rapprochement anglo-saxon.

* * *

Rappelons les événements qui avaient fait éclore l'alliance. La Grande-Bretagne avait aussi peu d'amis que le Japon. Les deux pays avaient à faire face aux mêmes ennemis, et à peu près aux mêmes problèmes. La révolte des Boxeurs (1900) avait fait ressortir le manque d'unité de vues entre les Puissances. La Russie avait occupé militairement la Mandchourie. D'où guère de coopération anglo-japonaise quelques années plus tard.

Aujourd'hui le Japon et la Grande-Bretagne (aux Indes) sont toujours menacés par la Russie, mais le péril a changé de forme: il est maintenant constitué par la propagande communiste. En Mandchourie et en Mongolie, les intérêts russes et nippons sont toujours divergents.

Le traité de 1902 avait en vue: 1° de combattre l'agressivité russe; 2° d'assurer la paix de l'Extrême-Orient et l'intégrité de la Chine. Sur ce dernier point et la sincérité des stipulations y relatives un léger doute est jeté, il est vrai, par certains événements ultérieurs, tels que l'occupation japonaise du Chantoum. Mais il est très vraisemblable que sans le traité anglo-japonais, la guerre mondiale eût pu éclater — à cause du Japon — dix ans plus tôt, se développer dans des conditions bien différentes et se terminer par le partage de la Chine entre les vainqueurs.

Grâce à son traité d'alliance, le Japon put défendre en 1911 son indépendance contre la Russie. Il y a plus: quelques années après la victoire nipponne, des accords furent signés entre le Japon et la Russie d'une part, la Russie et l'Angleterre de l'autre: accords qui assurèrent entre ces Puissances des relations plus cordiales que jamais et ce, jusqu'après la Révolution russe.

D'ici là, la guerre mondiale montra toute l'inestimable valeur pour la Grande-Bretagne et pour ses alliés, de l'aide nipponne.

Malheureusement, certains procédés du Japon en Chine au cours de la guerre suscitèrent contre elle les colères de beaucoup d'Anglais d'Extrême-Orient; et lorsque la question du renouvellement de l'alliance se fut posée en 1921, on constata que l'élément britannique en Chine y était fortement opposé. Le désaccord de contenter l'Amérique, très défavorable à l'alliance, fit le reste.

Le *Four-Power Act* remplaça, au début de 1922, le traité anglo-japonais, à la suite de la Conférence de Washington.

* * *

Voyons quels étaient à l'époque les arguments avancés par la presse britannique en faveur du maintien de l'alliance:

1° Si le Japon n'est plus l'allié de la Grande-Bretagne, il recherchera un allié ailleurs (Allemagne ou Soviets) ou bien il adoptera une politique pan-asiatique;

2° L'abrogation de l'alliance fera grand plaisir aux Allemands et aux bolchéviks;

3° Ennemi potentiel, le Japon constituera une menace sérieuse pour Hongkong et Singapour;

4° Les intérêts de l'Angleterre et du Japon, Empires insulaires, sont presque identiques; les problèmes qui se posent devant eux sont à bien des égards semblables.

Pour ce qui est des avantages apportés à l'Angleterre par l'alliance dans le passé, la presse anglaise de ce temps-là les résumait ainsi :

a) De par la défaite russe de 1904-1905, disparition d'une bonne partie du malaise quant à la frontière des Indes;

b) Services rendus par le Japon au cours de la grande guerre.

Enfin, la presse soulignait que le Japon serait blessé par la dénonciation de l'Alliance et, comme « les Orientaux n'oublient jamais », deviendrait, d'année en année, de plus en plus hostile à la Grande-Bretagne. Elle ajoutait que l'Alliance était une sauvegarde contre le bolchévisme pour toute l'Asie.

L'Amérique était d'autre part presque unanimement opposée au renouvellement. Il en était ainsi jusqu'à un certain point au Canada influencé par son immense voisin. En Australie, les avis étaient partagés. Au Japon, l'opinion était, d'une façon générale, en faveur du renouvellement. Une propagande intense était menée dans différents pays par les ennemis de l'Alliance, notamment aux Etats-Unis (sénateur Reed), où, malgré tous les démentis, l'existence d'une clause secrète visant l'Amérique était affirmée. En Chine, le *Peking an' Tientsin Times* publiait, en novembre 1922, un document long de 25,000 mots dû de toute évidence à la plume de Lennox Simpson, conseiller étranger près le président de la République chinoise, document intitulé : « Rapport sur une mission confidentielle au Canada, en Angleterre et aux Etats-Unis en 1921 : une campagne contre l'Alliance anglo-japonaise. »

On comprend l'intérêt qu'avait la Chine à miner une alliance assurant la coopération de deux nations aussi puissantes que la Grande-Bretagne et le Japon. Aussi Lennox Simpson trouvait-il en Chine un appui précieux.

Dans son rapport, cet Américain nous dit que le danger de l'Alliance pour la Chine était de toute évidence; ce qu'il y avait de difficile, c'était d'en faire paraître le renouvellement comme dangereux et nuisible pour l'Empire britannique et comme une « menace ouverte » vis-à-vis des Etats-Unis.

Aussi Lennox Simpson nous apprend-il qu'il eut à faire face à bien des difficultés et qu'il fut forcé de recourir à « toutes les armes ». Le Foreign Office protesta énergiquement contre son activité tant à Pékin qu'à Londres, mais le mal avait déjà été fait.

Nul doute que la campagne menée par Lennox Simpson n'ait joué un certain rôle dans la décision finale prise par Londres de renoncer à l'instrument diplomatique forgé en 1902.

* * *

Deux ans à peine après l'abrogation, Tokyo s'est rapproché de Moscou, gênant par là toute coopération anglo-japonaise en ce qui concerne non seulement la Chine, mais aussi la menace bolchéviste. La Chine est entrée en contact étroit avec la Russie des Soviets, et on peut dire que la situation chinoise actuelle, avec ses complications communistes, est une des conséquences de l'abrogation. C'est là l'opinion de beaucoup de Japonais.

L'Australie, qui avait naguère regardé l'Alliance comme la principale garantie de sa sécurité, est devenue (apparemment sans raison) nerveuse. Ne pouvant plus compter dans l'Extrême-Orient sur l'assistance nipponne, l'Angleterre s'est vue obligée de construire la base navale de Singapour : question épineuse, apte à inquiéter les Japonais et à enfanter des malentendus.

La plupart de ces désavantages avaient été prévus et prédits en 1920 et en 1921; la campagne de propagande contre le renouvellement empêcha de prêter l'attention voulue à ces avertissements.

* * *

Que reste-t-il à faire? Il est pratiquement impossible de renouveler l'Alliance. Ni la Grande-Bretagne, ni le Japon ne sauraient prendre à cet égard d'initiative. Il ne reste donc à l'Angleterre, pour réparer les errements du passé, qu'une coopération avec le Japon la plus étroite possible. La collaboration américaine en Extrême-Orient serait aussi fort désirable, mais il est impossible d'y compter dans des proportions tant soit peu considérables. Mieux vaut, selon le proverbe anglais, un demi-pain que pas de pain du tout; que la Grande-Bretagne s'assure donc l'étroite collaboration du Japon, quelle que soit l'attitude de l'Amérique. Si celle-ci se joint à cette entente (elle le fera indubitablement parfois), tant mieux; mais n'a-t-elle pas assez montré par les paroles et par les actes que jamais elle ne prendrait à cet égard d'engagements précis? Il est bien plus facile d'obtenir la coopération du Japon, surtout si les Anglais ne doivent plus la faire dépendre d'un accord avec l'Amérique.

En temps de paix, comme lorsqu'il y a guerre, il est bien plus facile d'obtenir la coopération entre deux Etats que l'harmonie entre trois ou plus.

L'événement a démontré que, pour ce qui est de la Chine, il est très difficile de réaliser un *Three Power harmony* : dès lors, la Grande-Bretagne et l'Empire du Soleil-Levant ayant dans ces parages plus d'intérêts en commun que n'importe quels autres pays, il ne sera que logique de tenter cette expérience : une plus grande dose de succès ne pourrait-elle pas être atteinte par une entente et un rapprochement particulièrement étroits entre les deux Puissances en question?

HONGRIE

D'après un article de Dudley Heathcote : La Hongrie et les traités de paix, dans *The Fortnightly Review*, d'août 1927 :

Agissant en conformité avec les principes de Woodrow Wilson, les trois hommes d'Etat qui eurent à rédiger les traités de paix avaient adopté comme principe fondamental celui des nationalités, avec les conséquences qu'un tel principe comporte. Une Europe entièrement nouvelle fut dès lors taillée dans les ruines de l'ancienne et l'Empire austro-hongrois fut réparti entre sept Etats : la Hongrie, l'Autriche, la Roumanie, la Pologne, l'Italie, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie. Autriche et Hongrie furent du reste, démembrées toutes les deux. Vienne devint la capitale d'une république de six millions d'habitants, la Hongrie fut amputée des deux tiers de ses territoires, sans égard pour les considérations d'ordre économique, commercial ou même géographique, les Alliés répudiant le principe de « aux vainqueurs les dépouilles », d'une part et, de l'autre, mettant d'accord les desiderata apparents ou réels des minorités nationales de Hongrie et d'Autriche, avec certaines conventions diplomatiques secrètes.

Ce faisant, les Alliés, absolument ignorants des conditions régnant en Europe centrale, s'appuyaient surtout sur les opinions et les conseils des représentants de certains petits Etats voisins de la Hongrie, et arrachaient à celle-ci des régions entières.

Or, avant 1914, ce pays, grande plaine fertile — avec accès à la mer à Fiume et des montagnes l'entourant de tous côtés — formait une parfaite unité géographique, où, à la vérité, les Hongrois ne constituaient que 57 % de la population totale, mais qui était prospère et contente, avec, en plus, un peu d'irrévérence en Transylvanie et en Slovaquie, il est vrai.

Aujourd'hui, la Hongrie ne compte que 38,000 mille carrés anglais (1 mille = 1,605 mètres), au lieu des 125,000 d'avant-guerre; sa population est tombée de 21,000,000 à 8,000,000 et elle a perdu une quantité très notable de ses matières premières, notamment presque tout son bois, tout son fer et tout son sel.

Certes, en vertu du principe dit d'auto-détermination — le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes — on a eu raison de

détacher de la Hongrie des millions de Tchèques, de Roumains, d'Allemands et de Serbes, comme aussi les quinze cent mille Magyars, « Szekely », de Transylvanie, séparés de leurs conationaux par de vastes territoires où dominent d'autres nationalités. Peu de Hongrois n'ont pas pris leur parti de ces amputations. Mais, d'autre part, 2 millions de Magyars, vivant immédiatement au-delà des nouvelles frontières hongroises, concentrés en certains districts où ils sont indubitablement en majorité, qui ont été inclus dans les États dits successeurs, et c'est là une injustice que les Alliés devraient réparer.

A examiner les territoires hongrois annexés aux États limitrophes, on constate que non seulement le principe d'auto-détermination a été complètement foulé aux pieds lors du tracé des nouvelles frontières, mais que, très vraisemblablement, ce que les États successeurs ont obtenu, en fin de compte, dépasse de beaucoup ce dont ils se seraient contentés avant le régime communiste de Béla-Khun du début de 1919.



M. Dudley Heathcote est persuadé que, si la Hongrie recouvrait les limites qui lui avaient été assignées à la fin de 1918, avant la révolution bolcheviste, le mécontentement profond qui règne aujourd'hui n'aurait plus de raison d'être. La nouvelle solution serait bien plus compatible avec le principe des nationalités pour lequel se sont battues les Puissances de l'Occident que celle qui prévaut aujourd'hui.

Il importe de relever que, en ce qui concerne la Slovaquie, le tracé de 1918 laissait à la Hongrie une bande de territoire large de 60 à 75 kilomètres de Bratislava (Presbourg) à Parkany, parce que la population y est en majorité magyare; et aussi que la Ruthénie (Russie subcarpathique) restait hongroise. Le comte Bethlen disait à M. Dudley Heathcote, il y a quelques années, que, si la Ruthénie lui avait été laissée, la Hongrie n'aurait pas eu de sérieuses raisons de se plaindre de son sort. Elle aurait notamment gardé les forêts dont elle a si grand besoin et déploierait moins la perte de la Tatra.

Pour ce qui est de la Roumanie, le tracé primitif laissait à la Hongrie la région connue sous le nom de Korosvolgy, d'une largeur de 12 à 30 kilomètres, s'étendant dans la direction nord-est — sud-ouest, des frontières de la Ruthénie au Danube, et comprenant des villes en majorité hongroises telles qu'Arad, Oradea Mare, Temesvar et Satu Mare.

De même, diverses portions du Banat, du Bacska et du Baranya aujourd'hui yougoslaves devaient rester à la Hongrie en vertu du projet de tracé de 1918.

Autre considération plus importante encore que les faits qui viennent d'être énumérés : les traitements infligés aux minorités magyares dans les États successeurs. Ignorant systématiquement les clauses relatives à la protection des minorités nationales, ces États (la Yougoslavie mérite le moins ce reproche) ont soumis des millions de Hongrois à une persécution qui les condamne

à une « mort économique » et qui vise, en outre, à détruire leur culture et leur « âme » même *per fas et nefas*.

Les auteurs des traités de paix, avaient entendu protéger les droits des minorités et inclus à cet effet dans ces traités des clauses spéciales. Mais les gouvernements des États successeurs se sont attachés à rendre lesdites clauses nulles et non avenues. Les hommes d'État de la Petite-Entente ont, ou ignoré ces engagements, ou déclaré, comme l'a fait, en Roumanie, M. Bratiannu, que les lois fondamentales ou même régionales d'un pays priment les traités internationaux.

En Roumanie et en Tchécoslovaquie, on a essayé, de propos délibéré, de dénationaliser les minorités hongroises par l'intermédiaire de l'école et de l'administration, ou même d'expulser du pays ceux qui se montraient particulièrement récalcitrants.

« Si vous revenez dans dix ans à Cluj ou à Oradea Mare », disait M. Bratiannu à l'auteur, « vous n'y retrouverez plus, je vous le promets, la majorité hongroise actuelle. Je suis certain que les habitants hongrois de Transylvanie auront alors notablement diminué en nombre. »

Toutes sortes de procédés sont employés dans les États successeurs pour empêcher les électeurs hongrois de voter aux élections, et une circulaire émise par le gouvernement « libéral » hongrois dans la personne du ministre de l'Intérieur, le général Vaitoiannu, non seulement engage les autorités à empêcher « sous le masque de la légalité », toute propagande antigouvernementale, mais les prévient que les agents électoraux de la candidature officielle ne doivent pas être gênés s'ils ont recours aux moyens illégaux : dans des cas sérieux (« seulement »), il faudra bien les traduire en justice, mais en fin de compte, ils seront acquittés.

A quoi il faut ajouter d'innombrables cas d'arrestations arbitraires, de révocations d'instituteurs et de juges hongrois coupables de n'avoir pas appris le roumain, ou le tchèque, ou le serbe dans un délai de temps absolument insuffisant; la révocation en masse de fonctionnaires magyars coupables d'avoir refusé de prêter serment aux nouveaux États avant la signature du traité de paix; des réformes agraires (en Roumanie et en Tchécoslovaquie) utilisées pour détruire de fond en comble la culture hongroise...

Tel est le tableau présenté par la situation des minorités magyares dans les États successeurs.

Injustice qui doit prendre fin : et il incombe à ceux qui ont rédigé les instruments diplomatiques, cause de cette injustice, de réviser les frontières de la Hongrie conformément au projet primitif : seule solution acceptable tant pour la Hongrie que pour les États voisins. Ceux-ci en bénéficieraient aussi du reste : la Roumanie parce qu'elle pourra faire face à une attaque venant du côté russe (question de Bessarabie) sans avoir à s'attendre à être prise à revers par une invasion hongroise; la Tchécoslovaquie, parce qu'elle constitue, avec la Hongrie, une seule unité économique la Yougoslavie, parce que, en retour de concessions territoriales insignifiantes, elle acquerra sur sa frontière nord une alliée, ce qui rendra sa situation vis-à-vis de l'Italie indubitablement plus forte.

ABONNEMENTS A L'ETRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (14, 12, 10 ou 9 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupée 9 belgas
- II. — Pour le Congo belge 10 belgas
- III. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Ethiopie, la France, la Grèce la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Île Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Île Terre-Neuve, la Tunisie, l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslavie. 12 belgas
- IV. — Pour tous les autres pays 14 belgas